



RB155, 528




Library
of the
University of Toronto











Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



C. Eisen inv

Delafosse sculp

LETTRES

d'Une

PERUVIENNE

NOUVELLE EDITION.

Augmentés de plusieurs Lettres

Et d'une Introduction à l'Histoire

Seconde Partie

PARIS

*Chez Duchesne Libraire rue St
Jacques au dessus des Mathurins
au Temple du Gout*

Avec Approbation et Privilège du Roy.

M. D C C. L. II.





LETTRES

D'UNE
PERUVIENNE.

LETTRE VINGT-HUIT.

JE n'ai pû résister, mon cher Aza, aux instances de Céline; il a fallu la suivre, & nous sommes depuis deux jours à sa Maison de Campagne, où son mariage fut célébré en arrivant.

II. Part.

* A

Avec quelle violence & quels regrets, ne me suis-je pas arrachée à ma solitude ! A peine ai-je eu le tems de jouir de la vûe des ornemens précieux qui me la rendoient si chere, que j'ai été forcée de les abandonner ; & pour combien de tems ? Je l'ignore.

La joie & les plaisirs dont tout le monde paroît être enyvré, me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passois à t'écrire, ou du moins à penser à toi : Cependant je ne vis jamais des objets si nouveaux pour moi, si merveilleux, & si propres à me distraire : & avec l'usage passable que j'ai à présent de la langue du pays, je pourrois tirer

des éclairciffemens auffi amufans qu'utiles, fur tout ce qui fe paffe fous mes yeux, fi le bruit & le tumulte laiffoit à quelqu'un affez de fang froid pour répondre à mes questions; mais jufqu'ici je n'ai trouvé perfonne qui en eût la complaifance; & je ne fuis guère moins embarraffée que je l'étois en arrivant en France.

La parure des hommes & des femmes eft fi brillante, fi chargée d'ornemens inutiles: les uns & les autres prononcent fi rapidement ce qu'ils difent, que mon attention à les écouter, m'empêche de les voir; & celle que j'employe à les regarder, m'empêche de les entendre. Je reſte dans une eſpèce de ſtupi-

dité qui fourniroit fans doute beaucoup à leur plaifanterie , s'ils avoient le loifir de s'en appercevoir ; mais ils font fi occupés d'eux-mêmes, que mon étonnement leur échappe. Il n'est que trop fondé, mon cher Aza, je vois ici des prodiges, dont les ressorts font impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maison, presque auffi grande qu'une ville ; ornée comme un Temple, & remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables, dont je vois faire fi peu d'usage que je ne puis me défendre de penser que les François ont choisi le superflu pour l'objet de leur culte : on lui confacre les Arts,

qui font ici tant au-deffus de la nature : ils semblent ne vouloir que l'imiter, ils la surpassent ; & la maniere dont ils font usage de ses productions paroît souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent dans les jardins , & presque dans un point de vûe les beautés qu'elle distribue avec économie sur la surface de la terre , & les élémens soumis semblent n'apporter d'obstacle à leurs entreprises , que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée , nourrir , & élever dans son sein les plantes des climats les plus éloignés , sans besoin , sans nécessités apparentes , que celles d'obéir aux Arts & d'orner

l'Idole du superflu. L'eau si facile à diviser, qui semble n'avoir de consistance que par les vaisseaux qui la contiennent, & dont la direction naturelle est de suivre toutes fortes de pentes, se trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans les airs, sans guide, sans soutien, par sa propre force, & sans autre utilité que le plaisir des yeux.

Le feu, mon cher Aza, le feu, ce terrible élément, je l'ai vû rénonçant à son pouvoir destructeur, dirigé docilement par une puissance supérieure, prendre toutes les formes qu'on lui prescrit; tantôt dessinant un vaste tableau de lumière sur un Ciel obscurci par l'absence

du Soleil, & tantôt nous montrant cet Astre Divin descendu sur la terre avec ses feux, son activité, sa lumière éblouissante ; enfin dans un éclat qui trompe les yeux & le jugement. Quel art, mon cher Aza ! Quels hommes ! Quel génie ! J'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vû de leur petitesse ; je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.



LETTRE VINGT-NEUF.

CE n'est pas sans un véritable regret, mon cher Aza, que je passe de l'admiration du génie des François au mépris de l'usage qu'ils en font. Je me plaisois de bonne foi à estimer cette Nation charmante, mais je ne puis me refuser à l'évidence de ses défauts.

Le tumulte s'est enfin apaisé, j'ai pû faire des questions; on m'a répondu; il n'en faut pas davantage ici pour être instruite au-delà même de ce qu'on veut sçavoir. C'est avec une bonne foi & une legereté hors de toute croyance, que les

François dévoilent les secrets de la perversité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge il ne faut ni finesse de pénétration pour démêler, que leur goût effrené pour le superflu a corrompu leur raison, leur cœur, & leur esprit; qu'il a établi des richesses chimeriques sur les ruines du nécessaire; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs, & qu'il remplace le bon sens & la raison, par le faux brillant de l'esprit.

La vanité dominante des François, est celle de paroître opulens. Le Génie, les Arts, & peut-être les Sciences, tout se rapporte au faste; tout concourt à la ruine des fortunes,

& comme si la fécondité de leur génie, ne suffisoit pas pour en multiplier les objets. Je sçais d'eux-mêmes, qu'au mépris des biens solides & agréables, que la France produit en abondance, ils tirent, à grand frais, de toutes les parties du Monde, les Meubles fragiles & sans usage, qui font l'ornement de leurs Maisons ; les parures éblouissantes dont ils sont couverts, & jusqu'aux mêts & aux liqueurs, qui composent leurs répas.

Peut-être, mon cher Âzā, ne trouverai-je rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités, si les François avoient des trésors pour y satisfaire, ou qu'ils n'employas-

sent à contenter leur goût , que ce qui leur resteroit après avoir établi leurs Maisons sur une aisance honnête.

Nos Loix , les plus sages qui aient été données aux hommes , permettent de certaines décorations dans chaque état qui caractèrisent la naissance ou les richesses , & qu'à la rigueur on pourroit nommer du superflu ; aussi n'est-ce que celui qui naît du dérèglement de l'imagination , celui qu'on ne peut soutenir sans manquer à l'humanité & à la justice , qui me paroît un crime ; en un mot , c'est celui dont les François sont idolâtres , & auquel ils sacrifient leur repos & leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une classe de Citoyens en état de porter le culte de l'Idole à son plus haut degré de splendeur, sans manquer au devoir du nécessaire. Les Grands ont voulu les imiter, mais ils ne sont que les martyrs de cette Religion. Quelle peine ! Quel embarras ! Quel travail, pour soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus ! Il y a peu de Seigneurs qui ne mettent en usage plus d'industrie, de finesse & de supercherie pour se distinguer par de frivoles sumptuosités, que leurs ancêtres n'ont employé de prudence, de valeur, & de talens utiles à l'Etat pour illustrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en impose,

mon cher Aza, j'entends tous les jours avec indignation des jeunes gens se disputer entr'eux la gloire d'avoir mis le plus de subtilité & d'adresse, dans les manœuvres qu'ils employent pour tirer les superfluités, dont ils se parent des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du nécessaire.

Quels mépris de tels hommes ne m'inspireroient-ils pas pour toute la Nation, si je ne sçavois d'ailleurs que les François pêchent plus communement faute d'avoir une idée juste des choses, que faute de droiture : leur legereté exclut presque toujours le raisonnement. Parmi eux rien n'est grave, rien n'a de poids ; peut-

être aucun n'a jamais réfléchi sur les conséquences deshonorantes de sa conduite. Il faut paroître riche, c'est une mode, une habitude, on la suit; un inconvénient se présente; on le surmonte par une injustice; on ne croit que triompher d'une difficulté; mais l'illusion va plus loin.

Dans la plûpart des maisons, l'indigence & le superflu, ne sont séparés que par un appartement. L'un & l'autre partagent les occupations de la journée, mais d'une manière bien différente. Le matin dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté se fait entendre par la bouche d'un homme payé, pour trouver les moyens

de les concilier avec la fausse opulence : Le chagrin & l'humeur président à ces entretiens, qui finissent ordinairement par le sacrifice du nécessaire, que l'on immole au superflu. Le reste du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement, & presque un autre être, ébloui de sa propre magnificence, on est gai, on se dit heureux : on va même jusqu'à se croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelqu'un de ceux qui étalent leur faste avec le plus d'affectation, n'osent pas toujours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisent eux-mêmes sur leur propre indi-

gence ; ils insultent gayement à la mémoire de leurs ancêtres , dont la sage économie se contentoit de vêtemens commodes , de parures & d'ameublemens proportionnés à leurs revenus plus qu'à leur naissance. Leur famille , dit-on , & leurs domestiques jouissoient d'une abondance frugale & honnête. Ils dottoient leurs filles & ils établissoient sur des fondemens solides la fortune du successeur de leur nom , & tenoient en réserve de quoi réparer l'infortune d'un ami , ou d'un malheureux.

Te le dirai-je , mon cher Aza , malgré l'aspect ridicule sous lequel on me présentoit les mœurs de ce tems reculés.

Elles

Elles me plaifoient tellement ; j'y trouvois tant de rapport avec la naïveté des nôtres , que me laissant entraîner à l'illusion, mon cœur tressail-
liſſoit à chaque circonſtance , comme ſi j'euffe dû à la fin du recit, me trouver au milieu de nos chers Citoyens. Mais aux premiers applaudiffemens que j'ai donné à ces coûtumes ſi ſages, les éclats de rire, que je me ſuis attirée, ont diſſipé mon erreur ; & je n'ai trouvé autour de moi que les François infenſés de ce tems-ci, qui font gloire du déréglement de leur imagination.

La même dépravation qui a transformé les biens ſolides des François en bagatelles in-

utiles , n'a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus sensés d'entr'eux qui gémissent de cette dépravation , m'ont assuré qu'autrefois , ainsi que parmi nous , l'honnêteté étoit dans l'ame & l'humanité dans le cœur : cela peut être. Mais à présent , ce qu'ils appellent politesse , leur tient lieu de sentiment : Elle consiste dans une infinité de paroles , sans signification d'égards , sans estime , & de soins sans affection.

Dans les grandes maisons , un domestique est chargé de remplir les devoirs de la société : Il fait chaque jour un chemin considérable , pour aller dire à l'un que l'on est en

peine de sa fanté , à l'autre que l'on s'afflige de son chagrin , ou que l'on se réjouit de son plaisir. A son retour , on n'écoute point les réponses qu'il rapporte. On est convenu réciproquement , de s'en tenir à la forme de n'y mettre aucun intérêt ; & ces attentions tiennent lieu d'amitié.

Les égards se rendent personnellement ; on les pousse jusqu'à la puerilité : j'aurois honte à t'en rapporter quelqu'un , s'il ne falloit tout sçavoir d'une nation si singulière. On manqueroit d'égards pour ses supérieurs , & même pour ses égaux , si après l'heure du repas que l'on vient de prendre familièrement avec eux ,

on satisfaisoit aux besoins d'une soif pressante, sans avoir demandé autant d'excuses que de permissions. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d'une personne considérable; & ce seroit lui manquer que de la regarder attentivement; mais ce seroit bien pis si on manquoit à la voir. Il me faudroit plus d'intelligence & plus de mémoire que je n'en ai pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne & que l'on reçoit pour des marques de considération, qui veut presque dire de l'estime.

A l'égard de l'abondance des paroles, tu entendras un jour, mon cher Aza, que l'exa-

geration aussi-tôt defavouée que prononcée, est le fonds inépuisable de la conversation des François. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'étoit déjà, dans l'intention de persuader, qu'ils n'en font point. C'est avec des flateries outrées qu'ils protestent de la sincérité, des louanges qu'ils prodiguent; & ils appuyent leurs protestations d'amour & d'amitié de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnoît point le sentiment.

O, mon cher Aza, que mon peu d'empressement à parler, que la simplicité de mes expressions doivent leur paroître

insipides ! Je ne crois pas que mon esprit leur inspire plus d'estime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande sagacité, à saisir les différentes significations des mots & à déplacer leur usage. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent par la subtilité des pensées, souvent impénétrables, ou bien en dérober l'obscurité, sous l'abondance des expressions frivoles. J'ai lû dans un de leurs meilleurs Livres : *Que l'Esprit du Beau Monde, consiste à dire agréablement des riens, à ne se pas permettre le moindre propos sensé, si on ne le fait excuser par les graces du discours ; à voiler*

enfin la raison quand on est obligé de la produire.

Que pourrois-je te dire, qui put te prouver mieux que le bon sens & la raison, qui sont regardés comme le nécessaire de l'esprit, sont méprisés ici, comme tout ce qui est utile? Enfin, mon cher Aza, sois assuré que le superflu domine si souverainement en France, que qui n'a qu'une fortune honnête est pauvre, qui n'a que des vertus est plat, & qui n'a que du bon sens est sot.



LETTRE TRENTIÈME.

LE penchant des François le porte si naturellement aux extrêmes, mon cher Aza, que Détéville, quoiqu'exempt de la plus grande partie des défauts de sa Nation, participe néanmoins à celui-là. Non content de tenir la promesse qu'il m'a faite de ne plus me parler de ses sentimens, il évite avec une attention marquée de se rencontrer auprès de moi. Obligés de nous voir sans cesse, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

Quoique la compagnie soit toujours fort nombreuse & fort gaye, la tristesse regne sur son visage.

visage. Il est aisé de deviner que ce n'est pas sans violence, qu'il subit la loi qu'il s'est imposée. Je devrois peut-être lui en tenir compte ; mais j'ai tant de questions à lui faire sur les intérêts de mon cœur, que je ne puis lui pardonner son affectation à me fuir.

Je voudrois l'interroger sur la Lettre qu'il a écrite en Espagne & sçavoir si elle peut être arrivée à présent ; je voudrois avoir une idée juste du tems de ton départ, de celui que tu emploieras à faire ton voyage, afin de fixer celui de mon bonheur. Une espérance fondée est un bien réel, mais, mon cher Aza, elle est bien plus chere quand on en voit le terme.

Aucun des plaisirs, qui occupe la Campagne, ne m'affectent ; ils sont trop bruyans pour mon ame ; je ne jouis plus de l'entretien de Céline. Toute occupée de son nouvel Epoux, à peine puis-je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d'amitié. Le reste de la compagnie ne m'est agréable qu'autant que je puis en tirer des lumieres sur les différens objets de ma curiosité. Et je n'en trouve pas toujours l'occasion. Ainsi souvent seule au milieu du monde, je n'ai d'amusemens que mes pensées : elles sont toutes à toi, cher ami de mon cœur, tu seras à jamais le seul confident de mon ame, de mes plaisirs, & de mes peines.

LETTRE TRENTE-UNE.

J'AVOIS grand tort, mon cher Aza, de désirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas! il ne m'a que trop parlé; quoique je défavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'est point encore effacé.

Je ne sçais quelle sorte d'impatience se joignit hier à l'ennui que j'éprouve souvent. Le monde & le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire: jusqu'à la tendre satisfaction de Céline & de son Epoux, tout ce que je voyois, m'inspiroit une indignation ap-

prochante du mépris. Honteuse de trouver des sentimens si injustes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me causoient dans l'endroit le plus reulé du jardin.

A peine m'étois-je assise au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulerent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étois ensevelie dans une rêverie si profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de moi, avant que je l'eusse apperçu.

Ne vous offensez pas, Zilia ; me dit-il, c'est le hazard qui m'a conduit à vos pieds, je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte, je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai

apperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous, mais je suis trop malheureux pour l'être sans relâche; par pitié pour moi je me suis approché, j'ai vû couler vos larmes, je n'ai plus été le maître de mon cœur, cependant si vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia? Vous suis-je odieux? Non, lui dis-je, au contraire, affeyez-vous, je suis bien aise de trouver une occasion de m'expliquer. Depuis vos derniers bienfaits... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je, en l'interrompant à mon tour, pour être tout-à-fait généreux, il faut se prêter à la recon-

noissance ; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du Temple où j'ai été enlevée. Peut-être en vous écrivant, ai-je mal exprimé les sentimens qu'un tel excès de bonté m'inspiroit, je veux Hélas ! interrompit-il encore, que la reconnoissance est peu flateuse pour un cœur malheureux ! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop souvent avec la haine.

Qui osez-vous penser ! m'écriai-je : ah, Déterville ! combien j'aurois de reproches à vous faire, si vous n'étiez pas tant à plaindre ! bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vû, j'ai

fenti moins de répugnance à dépendre de vous que des Espagnols. Votre douceur & votre bonté me firent désirer dès-lors de gagner votre amitié, à mesure que j'ai démêlé votre caractère. Je me suis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne, & sans parler des extrêmes obligations que je vous ai, puisque ma reconnoissance vous blesse, comment aurois-je pû me défendre des sentimens qui vous sont dûs ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la simplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honoreroit de vos sentimens ; votre raison est presque celle de la nature ; combien de motifs

pour vous chérir ! jusqu'à la noblesse de votre figure, tout me plaît en vous ; l'amitié a des yeux aussi-bien que l'amour. Autrefois après un moment d'absence , je ne vous voyois pas revenir sans qu'une forte de sérénité ne se répandît dans mon cœur ; pourquoi avez-vous changé ces innocens plaisirs en peines & en contraintes ?

Votre raison ne paroît plus qu'avec effort. J'en crains sans cesse les écarts. Les sentimens dont vous m'entretenez , gênent l'expression des miens , ils me privent du plaisir de vous peindre sans détour les charmes que je goûteroïis dans votre amitié , si vous n'en trou-

bliez la douceur. Vous m'ôtez jusqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur, vos yeux embarrassent les miens, je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui passoit quelquefois jusqu'à mon ame : je n'y trouve qu'une morne douleur qui me reproche sans cesse d'en être la cause. Ah, Déterville ! que vous êtes injuste, si vous croyez souffrir seul !

Ma chere Zilia, s'écria-t'il, en me baissant la main avec ardeur, que vos bontés & votre franchise redoublent mes regrets ! Quel trésor que la possession d'un cœur tel que le vôtre ! Mais avec quel désespoir vous m'en faites sentir

la perte ! Puissante Zilia , continua-t-il , quel pouvoir est le vôtre ! N'étoit-ce point assez de me faire passer de la profonde indifférence à l'amour excessif , de l'indolence à la fureur , faut-il encore vaincre des sentimens que vous avez fait naître ? Le pourrai-je ? Oui , lui dis-je , cet effort est digne de vous , de votre cœur . Cette action juste , vous élève au-dessus des mortels . Mais pourrai-je y survivre ? reprit-il douloureusement ; n'espérez pas au moins que je serve de victime au triomphe de votre amant ; j'irai loin de vous , adorer votre idée ; elle fera la nourriture amère de mon cœur ; je vous aimerai , & je ne vous verrai

plus ! Ah ! du moins n'oubliez pas

Les sanglots étoufferent sa voix , il se hâta de cacher les larmes qui couvroient son visage ; j'en répandois moi-même : aussi touchée de sa générosité que de sa douleur , je pris une de ses mains que je ferrai dans les miennes ; non , lui dis-je , vous ne partirez point. Laissez-moi mon ami , contentez-vous des sentimens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime presqu'autant que j'aime Aza , mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia ! s'écria-t'il avec transport , accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles ? Un mortel

poison détruira-t'il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles? Que je suis insensé de me livrer à leur douceur! Dans quel honteux abaissement je me plonge! C'en est fait, je me rends à moi-même, ajouta-t'il d'un ton ferme; adieu, vous verrez bientôt Aza. Puisse-t'il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent, puisse-t'il être tel que vous le désirez, & digne de votre cœur.

Quelles allarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces dernières paroles, ne jettat'il pas dans mon ame! Je ne pus me défendre des soupçons qui se présenterent en foule à mon esprit. Je ne doutai pas

que Déterville ne fut mieux instruit qu'il ne vouloit le paroître, qu'il ne m'eût caché quelques Lettres qu'il pouvoit avoir reçues d'Espagne. Enfin, oserois-je le prononcer, que tu ne fus infidèle.

Je lui demandai la vérité avec les dernières instances, tout ce que je pus tirer de lui, ne fut que des conjectures vagues, aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes. Cependant les réflexions qu'il fit sur l'inconstance des hommes, sur les dangers de l'absence, & sur la légèreté avec laquelle tu avois changé de Religion, jettent quelque trouble dans mon âme.

Pour la première fois, ma tendresse me devint un sentiment pénible, pour la première

fois je craignis de perdre ton cœur. Aza, s'il étoit vrai, si tu ne m'aimois plus, ah! que jamais un tel soupçon ne fouille la pureté de mon cœur! Non je serois seule coupable, si je m'arrêtois un moment à cette pensée, indigne de ma candeur, de ta vertu, de ta constance. Non, c'est le désespoir qui a suggeré à Détéville ces affreuses idées. Son trouble & son égarement ne devoient-ils pas me rassurer? L'intérêt qui le faisoit parler, ne devoit-il pas m'être suspect? Il me le fut, mon cher Aza, mon chagrin se tourna tout entier contre lui, je le traitai durement, il me quitta désespéré. Aza! je t'aime si tendrement! Non, jamais tu ne pourras m'oublier.

LETTRE TRENTE-DEUX.

QUE ton voyage est long, mon cher Aza ! Que je délire ardemment ton arrivée ! Le terme m'en paroît plus vague que je ne l'avois encore envisagé ; & je me garde bien de faire là-dessus aucunes questions à Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaise opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prens du sien, diminue beaucoup la pitié que j'avois de ses peines, & le regret d'être en quelque façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis quinze jours ; je demeure avec

Céline dans la maison de son mari, assez éloignée de celle de son frere, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient souvent y manger ; mais nous menons une vie si agitée, Céline & moi, qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, & le reste à ce qu'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient aussi infructueuses qu'elles sont fatigantes, si la dernière ne me procuroit les moyens de m'instruire encore plus particulièrement des
mœurs

mœurs du pays. A mon arrivée en France, n'ayant aucune connoissance de la langue, je ne jugeois que sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage j'étois dans la Maison Religieuse, tu sçais que j'y trouvois peu de secours pour mon instruction; je n'ai vû à la Campagne qu'une espece de société particuliere, c'est à présent que répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la nation entiere, & que je puis l'examiner sans obstacles.

Les devoirs que nous rendons, consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible pour y rendre & y rece-

voir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage & de la taille, sur l'excellence du goût & du choix des parures, & jamais sur les qualités de l'ame.

Je n'ai pas été long-tems sans m'appercevoir de la raison, qui fait prendre tant de peines, pour acquérir cet hommage frivole; c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne, encore n'est-il que bien momentané. Dès que l'on disparoît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui sort, ne servent plus que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive. La censure est le goût do-

minant des François, comme l'inconféquence est le caractère de la nation. Leurs Livres sont la critique générale des mœurs, & leur conversation celle de chaque particulier, pourvû néanmoins, qu'ils soient absens, alors on dit librement tout le mal que l'on en pense, & quelquefois celui que l'on ne pense pas. Les plus gens de bien suivent la coûtume; on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise & de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révèlent sans scrupule les défauts, les ridicules & jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité dont les Fran-

çois font usage les uns contre les autres, n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque est sans bornes. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter, ni probité pour se faire croire. Tout est dit, tout est reçu avec la même légereté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les François soient nés méchans, je serois plus injuste qu'eux, si je te laissois dans l'erreur.

Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vû, qui écoutât, sans attendrissement, le recit que l'on m'oblige souvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos sentimens &

de la simplicité de nos mœurs ; s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux : l'exemple & la coûtume font les tyrans de leur conduite.

Tel qui pense bien d'un absent, en médit pour n'être pas méprisé de ceux qui l'écoutent. Tel autre seroit bon, humain, fans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule, & tel est ridicule par état, qui seroit un modèle de perfection, s'il osoit hautement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, dans la plûpart d'entre eux les vices font artificiels comme les vertus, & la frivolité de leur caractère ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils font. Tels à peu près que cer-

tains jouets de leur enfance, imitation informe des êtres pensant. Ils ont du poids aux yeux, de la légéreté au tact, la surface coloriée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils guere estimés par les autres nations que comme les jolies bagatelles le sont dans la fociété. Le bon sens sourit à leurs gentilleffes & les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour principe & la vertu pour mobile.



LETTRE TRENTE-TROIS.

IL n'est pas surprenant, mon cher Aza, que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des François ; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant & plus de lumière qu'aucune autre nation, ils semblent ne pas appercevoir les contradictions choquantes, que les Etrangers remarquent en eux dès la première vûe.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus deshonorante pour leur esprit, que leur façon de penser sur les

femmes. Ils les respectent, mon cher Aza, & en même-temps ils les méprisent avec un égal excès.

La première loi de leur politesse, ou si tu veux de leur vertu, (car jusqu'ici je ne leur en ai guère découvert d'autres) regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition, il se couvriroit de honte, & de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisoit quelque insulte personnelle. Et cependant l'homme, le moins considérable, le moins estimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme ni punition.

Si

Si je n'étois assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même , oserois-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature , notre génie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force & le courage dans un sexe , indiquoit qu'il devoit être le soutien & le défenseur de l'autre , nos Loix y sont conformes. * Ici loin de compatir à la foiblesse des femmes , celles du peuple accablées de travail n'en sont soulagées ni par les loix ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé ,

* Les Loix dispensoient les femmes de tout travail pénible.

jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satire.

Je m'étois bien apperçue en entrant dans le monde que la censure habituelle de la nation tomboit principalement sur les femmes, & que les hommes, entre eux, ne se méprisoient qu'avec ménagement: j'en cherchois la cause dans leurs bonnes qualités, lorsqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrées depuis deux jours, on a raconté la

mort d'un jeune homme tué par un de ses amis, & l'on approuvoit cette action barbare, par la seule raison, que le mort avoit parlé au désavantage du vivant; cette nouvelle extravagance me parut d'un caractère assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, & j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui; ou à se bannir de la société s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchois. Il est clair que les hommes naturellement lâches, sans

honte & sans remords ne craignent que les punitions corporelles, & que si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait de la même maniere dont ils sont obligés de se venger de la plus légère insulte, tel que l'on voit reçu & accueilli dans la société, ne seroit plus ; ou retiré dans un désert, il y cacheroit sa honte & sa mauvaise foi. L'impudence & l'effronterie dominent entierement les jeunes hommes, sur tout quand ils ne risquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes, n'a pas besoin d'autre éclaircissement, mais je ne vois pas encore le fondement du mépris intérieur que je remarque pour

elles, presque dans tous les esprits; je ferai mes efforts pour le découvrir; mon propre intérêt m'y engage, ô mon cher Aza! qu'elle seroit ma douleur si a ton arrivé on te parloit de moi comme j'entends parler des autres.



LETTRE TRENTE-QUATRE.

IL m'a fallu beaucoup de tems, mon cher Aza, pour approfondir la cause du mépris que l'on a presque généralement ici pour les femmes. Enfin je crois l'avoir découvert dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles font & ce qu'on s'image qu'elles devroient être. On voudroit, comme ailleurs, qu'elles eussent du mérite & de la vertu. Mais il faudroit que la nature les fit ainsi; car l'éducation qu'on leur donne est si opposée à la fin qu'on se propose, qu'elle me paroît être le chef

d'œuvre de l'inconséquence
Françoise.

On sçait au Perou, mon cher
Aza, que pour préparer les
humains à la pratique des ver-
tus, il faut leur inspirer dès
l'enfance un courage & une cer-
taine fermeté d'ame qui leur
forment un caractère décidé;
on l'ignore en France. Dans le
premier âge les enfans ne pa-
roissent destinés qu'au divertif-
sement des parens & de ceux
qui les gouvernent. Il semble
que l'on veuille tirer un hon-
teux avantage de leur incapa-
cité à découvrir la vérité. On
les trompe sur ce qu'ils ne
voyent pas. On leur donne des
idées fausses de ce qui se pré-
sente à leur sens, & l'on rit

inhumainement de leurs erreurs : on augmente leur sensibilité & leur foiblesse naturelle par une puerile compassion pour les petits accidens qui leur arrivent : on oublie qu'ils doivent être des hommes.

Je ne sçais quelles sont les suites de l'éducation qu'un pere donne à son fils : je ne m'en suis pas informée. Mais je sçai que du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les enferme dans une Maison Religieuse, pour leur apprendre à vivre dans le monde. Que l'on confie le soin d'éclairer leur esprit à des personnes auxquelles on feroit peut-être un

crime d'en avoir, & qui sont incapables de leur former le cœur qu'elles ne connoissent pas.

Les principes de la Religion, si propres à servir de germe à toutes les vertus, ne sont appris que superficiellement & par mémoire. Les devoirs à l'égard de la Divinité, ne sont pas inspirés avec plus de méthode. Ils consistent dans des petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de sévérité; pratiquées avec tant d'ennui, que c'est le premier joug dont on se défait en entrant dans le monde: & si l'on en conserve encore quelques usages, à la manière dont on s'en acquitte, on croiroit volontiers que ce n'est qu'une espèce de politesse

que l'on rend par habitude à la Divinité.

D'ailleurs rien ne remplace les premiers fondemens d'une éducation mal dirigée. On ne connoît presque point en France le respect pour soi-même, dont on prend tant de soin de remplir le cœur de nos jeunes Vierges. Ce sentiment généreux qui nous rend le juge le plus sévère de nos actions & de nos pensées, qui devient un principe sûr quand il est bien senti, n'est ici d'aucune ressource pour les femmes. Au peu de soin que l'on prend de leur ame on seroit tenté de croire que les François sont dans l'erreur de certains peuples barbares qui leur en refusent une.

Regler les mouvemens du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles que les parens se glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de se pénétrer de confusion pour une faute commise contre la bonne grace : ils ne leur disent pas que la contenance honnête, n'est qu'une hypocrisie, si elle n'est l'effet de l'honnêteté de l'ame. On excite sans cesse en elles ce méprisable amour propre, qui n'a d'effets que sur les agrémens extérieurs. On ne leur fait pas connoître celui qui forme le mérite, & qui n'est sa-

tisfait que par l'estime. On borne la seule idée qu'on leur donne de l'honneur à n'avoir point d'amans, en leur présentant sans cesse la certitude de plaire pour récompense de la gêne & de la contrainte qu'on leur impose. Et le tems le plus précieux pour former l'esprit est employé à acquérir des talens imparfaits, dont on fait peu d'usage dans la jeunesse, & qui deviennent des ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n'est pas tout, mon cher Aza, l'inconséquence des François n'a point de bornes. Avec de tels principes ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connoître, ils ne leur

donnent pas même une idée juste des termes qui les désignent. Je tire tous les jours plus d'éclaircissement qu'il ne m'en faut là-dessus, dans les entretiens que j'ai avec de jeunes personnes, dont l'ignorance ne me cause pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vû jusqu'ici.

Si je leur parle de sentimens, elles se défendent d'en avoir, parce qu'elles ne connoissent que celui de l'amour. Elles n'entendent par le mot de bonté, que la compassion naturelle, que l'on éprouve à la vûe d'un être souffrant; & j'ai même remarqué qu'elles en sont plus affectées pour des animaux que pour des humains;

mais cette bonté tendre réfléchie, qui fait faire le bien avec noblesse & discernement, qui porte à l'indulgence & à l'humanité, leur est totalement inconnue. Elles croient avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la discrétion en ne révélant qu'à quelques amies les secrets frivoles qu'elles ont surpris, ou qu'on leur a confiés. Mais elles n'ont aucune idée de cette discrétion circonspecte, délicate & nécessaire pour ne point être à charge, pour ne blesser personne, & pour maintenir la paix dans la société.

Si j'essaye de leur expliquer ce que j'entends par la modération, sans laquelle les ver-

tus mêmes font presque des vices : si je parle de l'honnêteté des mœurs, de l'équité à l'égard des inférieurs, si peu pratiquée en France, & de la fermeté à mépriser & à fuir les vicieux de qualité, je remarque à leur embarras qu'elles me soupçonnent de parler la langue Peruvienne, & que la seule politesse les engage à feindre de m'entendre.

Elles ne font pas mieux instruites sur la connoissance du monde, des hommes & de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle ; il est rare qu'elles la parlent correctement, & je ne m'apperçois pas sans une extrême surprise, que je suis à

présent plus sçavante qu'elles à cet égard.

C'est dans cette ignorance que l'on marie les filles , à peine sorties de l'enfance. Dès-lors il semble un peu d'intérêt que les parens prennent à leur conduite , qu'elles ne leur appartiennent plus. La plûpart des maris ne s'en occupent pas davantage. Il seroit encore tems de réparer les défauts de la premiere éducation ; on n'en prend pas la peine.

Une jeune femme libre dans son appartement , y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont ordinairement pueriles , toujours inutiles , & peut-être au-dessous de l'oïveté. On entretient

entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides, plus propres à la rendre méprisable que la stupidité même. Sans confiance en elle; son mari ne cherche point à la former au soin de ses affaires, de sa famille & de sa maison. Elle ne participe au tout de ce petit univers que par la représentation. C'est une figure d'ornement, pour amuser les curieux; aussi pour peu que l'humeur impérieuse se joigne au goût de la dissipation, elle donne dans tous les travers, passe rapidement de l'indépendance à la licence, & bientôt elle arrache le mépris & l'indignation des hommes, malgré leur penchant & leur

intérêt à tolérer les vices de la jeunesse en faveur de ses agrémens.

— Quoique je te dise la vérité avec toute la sincérité de mon cœur, mon cher Aza, garde toi bien de croire, qu'il n'y ait point ici de femme de mérite. Il en est d'assez heureusement nées pour se donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuse. L'attachement à leurs devoirs, la descence de leurs mœurs & les agrémens honnêtes de leur esprit attirent sur elles l'estime de tout le monde. Mais le nombre de celles-là est si borné, en comparaison de la multitude, qu'elles sont connues & révérees par leur propre nom. Ne crois pas

non plus que le dérangement de la conduite des autres vient de leur mauvais naturel. En général il me semble que les femmes naissent ici bien plus communement que chez nous, avec toutes les dispositions nécessaires pour égaler les hommes en mérite & en vertus. Mais comme s'ils en venoient au fond de leur cœur, & que leur orgueil ne peut supporter cette égalité; ils contribuent en toute maniere à les rendre méprisables, soit en manquant de considérations pour les leurs, soit en séduisant celles des autres.

Quand tu sçauras qu'ici l'autorité est entierement du côté des hommes, tu ne douteras

pas, mon cher Aza, qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui par une lâche indifférence laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd, sans être les plus coupables, ne sont pas les moins dignes d'être méprisés; mais on ne fait pas assez d'attention à ceux qui par l'exemple d'une conduite vicieuse & indécente entraînent leurs femmes dans le dérèglement, ou par dépit ou par vengeance.

Et en effet, mon cher Aza, comment ne seroient-elles pas révoltées contre l'injustice des Loix qui tolèrent l'impunité des hommes, poussée au même excès que leur autorité. Un mari, sans craindre aucune

punition, peut avoir pour sa femme les manieres les plus rébutantes, il peut dissiper en prodigalités, aussi criminelles qu'excessives, non seulement son bien, celui de ses enfans, mais même celui de la victime, qu'il fait gémir presque dans l'indigence, par une avarice, pour les dépenses honnêtes, qui s'allie très-communement ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une legere infidélité, en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggere. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, & que

dans la suite les femmes seules y doivent être assujetties.

Je pense & je sens que ce seroit les honorer beaucoup que de les croire capables de conserver de l'amour pour leur mari, malgré l'indifférence & les dégoûts, dont la plupart sont accablées. Mais qui peut résister au mépris!

Le premier sentiment que la nature a mis en nous, est le plaisir d'être, & nous le sentons plus vivement & par degré à mesure que nous nous appercevons du cas que l'on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge est d'être aimé de ses parens, & accueilli des étrangers. Celui du reste de la

vie est de sentir l'importance de notre être , à proportion qu'il devient nécessaire au bonheur d'un autre. C'est toi , mon cher Aza , c'est ton amour extrême ; c'est la franchise de nos cœurs , la sincérité de nos sentimens qui m'ont dévoilé les secrets de la nature & ceux de l'amour. L'amitié, ce sage & doux liendevroit peut-être remplir tous nos vœux ; mais elle partage sans crime & sans scrupule son affection entre plusieurs objets ; l'amour qui donne & qui exige une présence exclusive , nous présente une idée si haute , si satisfaisante de notre être , qu'elle seule peut contenter l'avidité ambition de primauté qui naît avec nous , qui se manifeste dans tous les

âges , dans tous les tems , dans tous les états , & le goût naturel pour la propriété , acheve de déterminer notre penchant à l'amour.

Si la possession d'un meuble , d'un bijou , d'une terre , est un des sentimens les plus agréables que nous éprouvions , quel doit être celui qui nous assure la possession d'un cœur , d'une ame , d'un être libre , indépendant & qui se donne volontairement en échange du plaisir de posséder en nous les mêmes avantages ?

S'il est donc vrai , mon cher Aza , que le désir dominant de nos cœurs soit celui d'être honoré en général & chéri de quelqu'un en particulier , conçois-tu par quelle inconfé-
quence

quence les François peuvent espérer qu'une jeune femme accablée de l'indifférence offensante de son mari, ne cherche pas à se soustraire à l'espèce d'anéantissement qu'on lui présente sous toutes sortes de formes. Imagines-tu qu'on puisse lui proposer de ne tenir à rien dans l'âge où les prétentions vont toujours au-delà du mérite? Pourrois-tu comprendre sur quel fondement on exige d'elle la pratique des vertus, dont les hommes se dispensent en leur refusant les lumières & les principes nécessaires pour les pratiquer. Mais ce qui se conçoit encore moins, c'est que les parens & les maris se plaignent réciproquement

du mépris que l'on a pour leurs femmes & leurs filles, & qu'ils en perpétuent la cause de race en race avec l'ignorance, l'incapacité & la mauvaise éducation.

O, mon cher Aza, que les vices brillans d'une Nation, d'ailleurs si séduisante, ne nous dégoutent point de la naïve simplicité de nos mœurs! N'oublions jamais, toi l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide & mon soutien dans le chemin de la vertu; & moi celle où je suis de conserver ton estime & ton amour, en imitant mon modèle.



LETTRE TRENTE-CINQ.

NOS visites & nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j'ai passé hier ! Combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville & à sa sœur me sont agréables ! Mais combien elles me seront chères, quand je pourrai les partager avec toi !

Après deux jours de repos, nous partimes hier matin de Paris, Céline, son frere, son mari & moi, pour aller, disoit-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage

ne fut pas long, nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne, dont la situation & les approches me parurent admirables; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, & de n'y rencontrer personne.

Cette maison trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroissoit un enchantement. Cette pensée me divertit; je demandai à Céline si nous étions chez une de ces Fées dont elle m'avoit fait lire les histoires, où la maîtresse du logis étoit invisible, ainsi que les domestiques.

Vous la verrez, me répondit,

elle, mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant son absence. Mais avant toutes choses, ajouta-t'elle, il faut que vous signiez le consentement que vous donnez, sans doute, à cette proposition; ah! volontiers, lui dis-je, en me prêtant à la plaisanterie.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenoit une écritoire & du papier, déjà écrit; il me le présenta, & j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'instant même, parut

un autre homme d'assez bonne mine, qui nous invita selon la coutume, de passer avec lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table servie avec autant de propreté que de magnificence; à peine étions-nous assis, qu'une musique charmante se fit entendre dans la chambre voisine; rien ne manquoit de tout ce qui peut rendre un repas agréable. Déterville même sembloit avoir oublié son chagrin pour nous exciter à la joie, il me parloit en mille manieres de ses sentimens pour moi, mais toujours d'un ton flatteur, sans plaintes ni reproches.

Le jour étoit serein; d'un commun accord nous résolû-

mes de nous promener en sortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maison ne sembloit le promettre. L'art & la symétrie ne s'y faisoient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la simple nature.

Nous bornâmes notre course dans un bois qui termine ce beau jardin; assis tous quatre sur un gazon délicieux, nous vîmes venir à nous d'un côté une troupe de payfans vêtus proprement à leur maniere, précédés de quelques instrumens de musique, & de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chan-

toient d'une façon rustique , mais mélodieuse , des chansons , où j'entendis avec surprise , que mon nom étoit souvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort , lorsque les deux troupes nous ayant jointes , je vis l'homme le plus apparent , quitter la sienne , mettre un genouil en terre , & me présenter dans un grand bassin plusieurs clefs avec un compliment , que mon trouble m'empêcha de bien entendre ; je compris seulement , qu'étant le chef des Villageois de la Contrée , il venoit me rendre hommage en qualité de leur Souveraine , & me présenter les clefs de la maison dont j'étois aussi la maîtresse.

Dès qu'il eut fini sa harangue, il se leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me présenter une gerbe de fleurs, ornée de rubans, qu'elle accompagna aussi d'un petit discours à ma louange, dont elle s'acquitta de bonne grace.

J'étois trop confuse, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritois si peu; d'ailleurs tout ce qui se passoit, avoit un ton si approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens, je ne pouvois me défendre de croire, ce que néanmoins, je trouvois incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d'autres: mon esprit étoit tellement oc-

cupé, qu'il me fut impossible de proférer une parole : si ma confusion étoit divertissante pour la compagnie, elle étoit si embarrassante pour moi, que Déterville en fut touché ; il fit un signe à sa sœur, elle se leva après avoir donné quelques pièces d'or aux payfans & aux jeunes filles, en leur disant, que c'étoit les prémices de mes bontés pour eux, elle me proposa de faire un tour de promenade dans le bois, je la suivis avec plaisir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit mise ; mais je n'en eus pas le tems. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta & me regardant avec une mine riante :

avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, & que vous le ferez bien davantage, si je vous dis, qu'il est très-vrai que cette terre & cette maison vous appartiennent.

A moi, m'écriai-je ! ah Céline ! Est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Vous poussez trop loin l'outrage, ou la plaisanterie. Attendez, me dit-elle, plus sérieusement, si mon frere avoit disposé de quelques parties de vos trésors pour en faire l'acquisition, & qu'au lieu des ennuieuses formalités, dont il s'est chargé, il ne vous eût réservé que la surprise, nous haïriez-vous bien fort ? Ne pourriez-vous nous pardonner

de vous avoir procuré, à tout événement, une demeure telle que vous avez paru l'aimer, & de vous avoir assurée une vie indépendante ? Vous avez signé ce matin l'acte authentique qui vous met en possession de l'une & l'autre. Grondez-nous à présent tant qu'il vous plaira, ajouta-t'elle en riant, si rien de tout cela ne vous est agréable.

Ah, mon aimable amie ! m'écriai-je, en me jettant dans ses bras. Je sens trop vivement des soins si généreux pour vous exprimer ma reconnoissance ; il ne me fut possible de prononcer que ce peu de mots ; j'avois senti d'abord l'importance d'un tel service. Touchée, at-

tendrie, transportée de joie en pensant au plaisir que j'aurois à te consacrer cette charmante demeure; la multitude de mes sentimens en étouffoit l'expression. Je faisois à Céline des caresses qu'elle me rendoit avec la même tendresse; & après m'avoir donné le tems de me remettre, nous allâmes retrouver son frere & son mari.

Un nouveau trouble me faisoit en abordant Détéville, & jetta un nouvel embarras dans mes expressions; je lui tendis la main, il la baïsa sans prononcer une parole, & se détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, & que je pris pour des signes de la satisfaction qu'il avoit de me voir si

contente ; j'en fus attendrie jusqu'à en verser aussi quelques-unes. Le mari de Céline, moins intéressé que nous, à ce qui se passoit, remit bientôt la conversation sur le ton de plaisanterie ; il me fit des complimens sur ma nouvelle dignité, & nous engagea à retourner à la maison pour en examiner, disoit-il, les défauts, & faire voir à Déterville que son goût n'étoit pas aussi sûr qu'il s'en flattoit.

Te l'avoueraï-je, mon cher Aza, tout ce qui s'offrit à mon passage me parut prendre une nouvelle forme ; les fleurs me sembloient plus belles, les arbres plus verts, la symétrie des jardins mieux ordonnée.

Je trouvai la maison plus rian-
te, les meubles plus riches, les
moindres bagatelles m'étoient
devenues intéressantes.

Je parcourus les apparte-
mens dans une yvresse de joie,
qui ne me permettoit pas de
rien examiner; le seul endroit
où je m'arrêtai, fut dans une
assez grande chambre entourée
d'un grillage d'or, légèrement
travaillé, qui renfermoit une
infinité de Livres de toutes
couleurs, de toutes formes,
& d'une propreté admirable;
j'étois dans un tel enchante-
ment, que je croiois ne pou-
voir les quitter sans les avoir
tous lûs. Céline m'en arracha,
en me faisant souvenir d'une
clef d'or que Déterville m'a-

voit remise. Je m'en servis pour ouvrir précipitamment une porte que l'on me montra ; & je restai immobile à la vûe des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces & de peintures : les lambris à fond verd , ornés de figures extrêmement bien dessinées , imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la ville du Soleil , telles à peu près que je les avois dépeintes à Déterville.

On y voyoit nos Vierges représentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France ; on disoit même qu'elles me ressembloient.

Les

Les ornemens du Temple que j'avois laissés dans la Maison Religieuse , soutenus par des Pyramides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil suspendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel , achevoit par son éclat d'embellir cette charmante solitude : & des meubles commodes assortis aux peintures la rendoient délicieuse.

Déterville profitant du silence où me retenoient ma surprise , ma joie & mon admiration , me dit en s'approchant de moi : vous pourrez vous appercevoir , belle Zilia , que la Chaise d'Or ne se trouve point dans ce nouveau Temple

du Soleil ; un pouvoir magique l'a transformée en maison, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre science à cette métamorphose, ce n'a pas été sans regret, mais il a fallu respecter votre délicatesse ; voici, me dit-il, en ouvrant une petite armoire, pratiquée adroitement dans le mur, voici les débris de l'opération magique. En même-tems il me fit voir une cassette remplie de pièces d'or à l'usage de France. Ceci, vous le sçavez, continua-t'il, n'est pas ce qui est le moins nécessaire parmi nous, j'ai cru devoir vous en conserver une petite provision.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoissance,

& l'admiration que me cau-
soient des soins si prévenans ,
quand Céline m'interrompt &
m'entraîna dans une chambre
à côté du merveilleux cabinet.
Je veux aussi, me dit-elle, vous
faire voir la puissance de mon
art. On ouvrit des grandes ar-
moires remplies d'étoffes admi-
rables, de linge, d'ajustemens,
enfin de tout ce qui est à l'usage
des femmes, avec une telle
abondance, que je ne pûs m'em-
pêcher d'en rire & de deman-
der à Céline, combien d'années
elle vouloit que je vécusse pour
employer tant de belles choses.

Autant que nous en vivrons
mon frere & moi, me répon-
dit-elle : & moi, repris-je, je
désire que vous viviez l'un &

l'autre autant que je vous aimerai, & vous ne mourrez pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le Temple du Soleil, c'est ainsi qu'ils nommerent le merveilleux Cabinet. J'eus enfin la liberté de parler, j'exprimai, comme je le sentoïis, les sentimens dont j'étois pénétrée. Quelle bonté ! Que de vertus dans les procédés du frere & de la sœur !

Nous passâmes le reste du jour dans les délices de la confiance & de l'amitié ; je leur fis les honneurs du soupé encore plus gayement que je n'avois fait ceux du dîner. J'ordonnois librement à des domestiques que je sçavois être à moi ; je

badinois sur mon autorité & mon opulence ; je fis tout ce qui dépendoit de moi , pour rendre agréables à mes bien-fauteurs leurs propres bien-faits.

Je crus cependant m'appercevoir qu'à mesure que le tems s'écouloit , Déterville retomboit dans sa mélancolie , & même qu'il échappoit de tems en tems des larmes à Céline ; mais l'un & l'autre reprenoient si promptement un air serein , que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient. Je ne pûs l'obtenir ; nous sommes revenus cette nuit , en nous pro-

mettant de retourner incessamment dans mon Palais enchanté.

O, mon cher Aza, quelle sera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi!



LETTRE TRENTE-SIX.

LA tristesse de Déterville & de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon Palais enchanté : ils me sont trop chers l'un & l'autre pour ne m'être pas empressée à leur en demander le motif ; mais voyant qu'ils s'obstinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traversé ton voyage, & bien-tôt mon inquiétude a surpassé leur chagrin. Je n'en ai pas dissimulé la cause, & mes amis ne l'ont pas laissé durer long-tems.

Déterville m'a avoué qu'il

avoit résolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me surprendre, mais que mon inquiétude lui faisoit abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une Lettre du guide qu'il t'a fait donner, & par le calcul du tems & du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même; enfin qu'il n'y a plus de tems à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette première confidence faite, Détéville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine: tu logeras ici, jusqu'à ce qu'unis

qu'unis ensemble , la décence nous permette d'habiter mon délicieux Château. Je ne te perdrai plus de vûe , rien ne nous séparera ; Déterville a pourvu à tout , & m'a convaincue plus que jamais de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement , je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore que ta prochaine arrivée. Je le plains : je compatis à sa douleur , je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens , & qui soit une digne récompense de sa vertu.

Je dissimule même une partie des transports de ma joie pour ne pas irriter sa peine. C'est tout ce que je puis faire ;

mais je suis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entièrement : ainsi quoique je te croie fort près de moi, que je tressaille au moindre bruit, que j'interrompe ma Lettre presque à chaque mot pour courir à la fenêtre, je ne laisse pas de continuer à t'écrire, il faut ce soulagement au transport de mon cœur. Tu es plus près de moi, il est vrai ; mais ton absence en est-elle moins réelle que si les mers nous séparoient encore ? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre, pourquoi cesserois-je de m'entretenir avec toi de la seule façon dont je puis le faire ? Encore un moment, & je te verrai ; mais ce moment n'exis-

te point. Eh ! puis - je mieux employer ce qui me reste de ton absence , qu'en te peignant la vivacité de ma tendresse ! Hélas ! tu l'a vûe toujours gémissante. Que ce tems est loin de moi ! Avec quel transport il sera effacé de mon souvenir ! Aza , cher Aza ! que ce nom est doux ! Bientôt je ne t'appellerai plus en vain , tu m'entendras , tu voleras à ma voix : les plus tendres expressions de mon cœur feront la récompense de ton empressement



LETTRE TRENTE-SEPT.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malthe.

AVEZ-vous pû, Monsieur, prévoir sans remords le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agréables, par des motifs de reconnoissance si pressans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus sensible à votre desespoir & à votre absence? Comblée il y a deux jours des douceurs de

l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus ameres.

Céline toute affligée qu'elle est, n'a que trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a présenté Aza d'une main, & de l'autre votre cruelle Lettre. Au comble de mes vœux la douleur s'est fait sentir dans mon ame; en retrouvant l'objet de ma tendresse, je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres sentimens. Ah, Derterville! que pour cette fois votre bonté est inhumaine! Mais n'espérez pas exécuter jusqu'à la fin vos injustes résolutions; non, la mer ne nous séparera pas à jamais de tout ce qui vous est cher; vous entendrez prononcer mon nom,

vous recevrez mes Lettres ,
vous écouterez mes prieres ; le
sang & l'amitié reprendront
leurs droits sur votre cœur ;
vous vous rendrez à une fa-
mille à laquelle je suis respon-
sable de votre perte.

Quoi ! pour récompense de
tant de bienfaits , j'empoison-
nerois vos jours & ceux de
votre sœur ! je romprois une si
tendre union ! je porterois le
désespoir dans vos cœurs ,
même en jouissant encore des
effets de vos bontés ! non ne le
croyez pas , je ne me vois qu'a-
vec horreur dans une maison
que je remplis de deuil ; je re-
connois vos soins au bon trai-
tement que je reçois de Céline ,
au moment même où je lui

pardonnerois de me haïr ; mais quels qu'ils soient , j'y renonce , & je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir , si vous n'y revenez. Mais que vous êtes aveugle , Déterville ! Quelle erreur vous entraîne dans un dessein si contraire à vos vûes ? Vous vouliez me rendre heureuse , vous ne me rendez que coupable ; vous vouliez fêcher mes larmes , vous les faites couler , & vous perdez par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

Hélas ! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevûe , que vous avez cru si redoutable pour vous ! Cet Aza , l'objet

de tant d'amour, n'est plus le même Aza, que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord, l'éloge des Espagnols, dont cent fois il a interrompu les doux épanchemens de mon ame, l'indifférence offensante avec laquelle il se propose de ne faire en France qu'un séjour de peu de durée; la curiosité qui l'entraîne loin de moi à ce moment même : tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah, Déterville! peut-être ne ferez-vous pas long-tems le plus malheureux.

Si la pitié de vous-même ne peut rien sur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramènent; elle est le seul azile de

l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire? Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs sensibles à mes peines? La générosité, jusqu'ici la plus forte de vos passions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent? Non, je ne puis le croire; cette foiblesse seroit indigne de vous; vous êtes incapable de vous y livrer; mais venez m'en convaincre, si vous aimez votre gloire & mon repos.



LETTRE TRENTE-HUIT.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malthe.

SI vous n'étiez la plus noble des créatures, Monsieur, je ferois la plus humiliée; si vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatissant, feroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte & de mon désespoir? Mais hélas! que me reste-t'il à craindre? Qu'ai-je à ménager? Tout est perdu pour moi.

Ce n'est plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie que je regrette; ce ne

font plus les inquiétudes d'une tendresse innocente qui m'arrachent des pleurs ; c'est la bonne foi violée, c'est l'amour méprisé qui déchire mon ame. Aza est infidèle.

Aza infidèle ! Que ces funestes mots ont de pouvoir sur mon ame mon sang se glace un torrent de larmes

J'appris des Espagnols à connoître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups est le plus sensible : ce sont eux qui m'enlèvent le cœur d'Aza ; c'est leur cruelle Religion qui autorise le crime qu'il commet ; elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude ; mais elle défend l'amour

de ses proches. Si j'étois étrangere, inconnue, Aza pourroit m'aimer : unis par les liens du sang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie sans honte, sans regret, sans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'est cette Religion, s'il n'avoit fallu que l'embrasser pour retrouver le bien qu'elle m'arrache, j'aurois soumis mon esprit à ses illusions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé d'être instruite ; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admise dans une société si pure, sans abandonner le motif qui me détermine, sans renoncer à ma tendresse, c'est-à-dire, sans changer mon existence.

Je l'avoue, cette extrême sévérité me frappe autant qu'elle me révolte, je ne puis refuser une sorte de vénération à des Loix qui dans toutes autres choses me paroissent si pures & si sages; mais est-il en mon pouvoir de les adopter? Et quand je les adopterois, quel avantage m'en reviendrait-il? Aza ne m'aime plus; ah! malheureuse.

Le cruel Aza n'a conservé de la candeur de nos mœurs, que le respect pour la vérité, dont il fait un si funeste usage. Séduit par les charmes d'une jeune Espagnole; prêt à s'unir à elle, il n'a consenti à venir en France que pour se dégager de la foi qu'il m'avoit jurée, que

pour ne me laisser aucun doute sur ses sentimens ; que pour me rendre une liberté que je déteste ; que pour m'ôter la vie.

Oui, c'est en vain qu'il me rend à moi-même, mon cœur est à lui, il y fera jusqu'à la mort.

Ma vie lui appartient, qu'il me la ravisse & qu'il m'aime...

Vous sçaviez mon malheur, pourquoi ne me l'avez-vous éclairci qu'à demi ? Pourquoi ne me laissâtes-vous entrevoir que des soupçons qui me rendirent injuste à votre égard ? Eh pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurois pas cru : aveugle, prévenue, j'aurois été moi-même au-devant de ma funeste destinée,

j'aurois conduit sa victime à ma Rivale, je serois à présent.
O Dieux, sauvez-moi cette horrible image!

Déterville , trop généreux ami ! suis-je digne d'être écoutée ? Oubliez mon injustice ; plaignez une malheureuse dont l'estime pour vous est encore au-dessus de sa foiblesse pour un ingrat.



LETTRE TRENTE-NEUF.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malthe.

PUISQUE vous vous plaigniez de moi, Monsieur, vous ignorez l'état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit? Je ne pensois plus. S'il m'étoit resté quelque sentiment, sans doute la confiance en vous en eût été un; mais environnée des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j'ai long-tems ignoré ma propre existence; j'avois oublié jusqu'à mon malheur.

Ah,

Ah, Dieux ! pourquoi en me rappelant à la vie m'a-t'on rappelée à ce funeste souvenir !

Il est parti ! je ne le verrai plus ! il me fuit, il ne m'aime plus, il me l'a dit : tout est fini pour moi. Il prend une autre Epouse, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne ; eh bien, cruel Aza, puisque le fantastique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imitois-tu aussi l'art qui l'accompagne !

Heureuse Françoisse, on vous trahit ; mais vous jouissez longtemps d'une erreur qui seroit à présent tout mon bien. La dissimulation vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeste sincérité de ma nation,

vous pouvez donc cesser d'être une vertu ? Courage , fermeté , vous êtes donc des crimes quand l'occasion le veut ?

Tu m'as vû à tes pieds , barbare Aza , tu les as vûs baignés de mes larmes , & ta fuite Moment horrible ! pourquoi ton souvenir ne m'arrache-t'il pas la vie ?

Si mon corps n'eût succombé sous l'effort de la douleur , Aza ne triompheroit pas de ma foiblesse Tu ne serois pas parti seul. Je te suivrois , ingrat , je te verrois , je mourrois du moins à tes yeux.

Déterville , quelle foiblesse fatale vous a éloigné de moi ? Vous m'eussiez secourue ; ce que n'a pû faire le désordre de

mon désespoir , votre raison capable de persuader , l'auroit obtenu ; peut-être Aza seroit encore ici. Mais , déjà arrivé en Espagne au comble de ses vœux Regrets inutiles , désespoir infructueux Douleur , accable-moi.

Ne cherchez point , Monsieur , à surmonter les obstacles qui vous retiennent à Malthe , pour revenir ici. Qu'y feriez-vous ? Fuyez une malheureuse qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle , qui s'en fait un supplice , qui ne veut que mourir.



LETTRE QUARANTE.

R ASSUREZ-vous, trop généreux ami, je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sûreté, & que moins agitée, je ne pusse calmer vos inquiétudes. Je vis; le destin le veut, je me soumets à ses loix.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé, quelques retours de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans remède a fait le reste. Je sçais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé; ma douleur n'est pas éteinte, mais la cause

n'est plus digne de mes regrets ; s'il en reste dans mon cœur , ils ne font dûs qu'aux peines que je vous ai causées , qu'à mes erreurs , qu'à l'égarement de ma raison.

Hélas ! à mesure qu'elle m'éclaire , je découvre son impuissance , que peut-elle sur une ame désolée ? L'excès de la douleur nous rend la foiblesse de notre premier âge. Ainsi que dans l'enfance , les objets seuls ont du pouvoir sur nous ; il semble que la vûe soit le seul de nos sens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En sortant de la longue & accablante léthargie où me

plongea le départ d'Aza , le premier désir que m'inspira la nature fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté : ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire ; j'y trouve des secours contre le désespoir que le monde & l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur ses discours consolans ne pouvoient prévaloir sur les objets qui me retraçoient sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ & de son arrivée ; le siège sur lequel il s'assit , la place où il m'annonça

mon malheur, où il me rendit mes Lettres, jusqu'à son ombre effacée d'un lambris où je l'avois vû se former, tout faisoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'y reçus à la première vûe; je n'y retrouve que l'image de votre amitié & de celle de votre aimable sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit, c'est sous le même aspect où je le voyois alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable; si elle me quitte, je prends des Livres, je lis d'abord avec effort, insensiblement de nou-

velles idées enveloppent l'affreufe vérité renfermée au fond de mon cœur, & donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avoueraï-je, les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination, je les écoute ; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne foi avec moi-même je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes foiblesses, je ne combats celles de mon cœur, qu'en cedant à celles de mon esprit. Les maladies de l'ame ne souffrent pas les remedes violens.

Peut-être la fastueuse décence de votre nation ne permet-
elle

elle pas à mon âge, l'indépendance & la solitude où je vis; du moins toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le persuader; mais elle ne m'a pas encore donné d'assez fortes raisons pour m'en convaincre: la véritable décence est dans mon cœur. Ce n'est point au simulacre de la vertu que je rends hommage, c'est à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge & pour guide de mes actions. Je lui consacre ma vie, & mon cœur à l'amitié. Hélas! quand y regnera-t'elle sans partage & sans retour?

LETTRE QUARANTE-UNE

& dernière.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

à Paris.

JE reçois presque en même-tems, Monsieur, la nouvelle de votre départ de Malthe & celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi, Déterville! après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentimens dans toutes vos Lettres, après m'avoir donné lieu

d'espérer que je n'aurois plus à combattre une passion qui m'afflige , vous vous livrez plus que jamais à sa violence.

A quoi bon affecter une déférence pour moi que vous démentez au même instant ? Vous me demandez la permission de me voir , vous m'assurez d'une soumission aveugle à mes volontés , & vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y font les plus opposés , qui m'offensent ; enfin que je n'approuverai jamais.

Mais puisqu'un faux espoir vous séduit , puisque vous abusez de ma confiance & de l'état de mon ame , il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions plus inébranlables que les vôtres.

L ij

C'est en vain que vous vous flattez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes sermens ; plût au ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat ! Mais quand je l'oublierois , fidelle à moi-même , je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés : je puis guérir de ma passion , mais je n'en aurai jamais que pour lui : tout ce que l'amitié inspire de sentimens sont à vous , vous ne la partagerez avec personne , je vous les dois. Je vous les promets ; j'y serai fidelle ; vous jouïrez au même degré de ma confiance & de ma

sincérité; l'une & l'autre seront sans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de sentimens vifs & délicats tournera au profit de l'amitié. Je vous laisserai voir avec une égale franchise le regret de n'être point née en France, & mon penchant invincible pour Aza; le désir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penser; & mon éternelle reconnoissance pour celui qui me l'a procuré. Nous lisons dans nos ames : la confiance sçait aussi-bien que l'amour donner de la rapidité au tems. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante & d'en chasser l'ennui.

Vous me donnerez quelque

connoissance de vos sciences & de vos arts ; vous goûterez le plaisir de la supériorité ; je le reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouirez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréable les charmes naïfs de la simple amitié, & je me trouverai heureuse d'y réussir.

Céline en nous partageant sa tendresse répandra dans nos entretiens la gayeté qui pourroit y manquer : que nous restera-t'il à désirer ?

Vous craignez en vain que la solitude n'altère ma santé. Croyez-moi, Déterville, elle

ne devient jamais dangereuse que par l'oïfiveté. Toujours occupée, je ſçaurai me faire des plaifirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend infipide.

Sans approfondir les ſecrets de la nature, le ſimple examen de ſes merveilles n'eſt-il pas ſuffiſant pour varier & renouveler ſans ceſſe des occupations toujours agréables ? La vie ſuffit-elle pour acquérir une connoiſſance légère, mais intéreſſante de l'univers, de ce qui m'environne, de ma propre exiſtence ?

Le plaifir d'être ; ce plaifir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains ; cette penſée ſi douce, ce bonheur ſi pur, *je ſuis, je vis, j'exiſte*, pourroit

seul rendre heureux , si l'on s'en souvenoit , si l'on en jouissoit , si l'on en connoissoit le prix.

Venez , Déterville , venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre ame , & les bienfaits de la nature. Renoncez aux sentimens tumultueux destructeurs imperceptibles de notre être ; venez apprendre à connoître les plaisirs innocens & durables , venez en jouir avec moi , vous trouverez dans mon cœur , dans mon amitié , dans mes sentimens tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

Fin de la seconde & dernière Partie.

C É N I E,
EN PROSE
ET EN CINQ ACTES.

Représentée pour la première fois par
les COMÉDIENS FRANÇOIS,

Le 25 Juin 1750.

NOUVELLE ÉDITION.

A C T E U R S.

DORIMOND, *Vieillard.*

MERICOURT, }
CLERVAL, } *Neveux de Dorimond.*

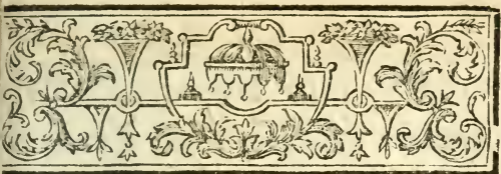
CÉNIE.

ORPHISE, *Gouvernante de Cénie.*

LISSETTE, *Suivante de Cénie.*

DORSAINVILLE, *Ami de Clerval.*

*La Scène est dans la Galerie de la
Maison de DORIMOND.*



A S O N
ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE CLERMONT.



MONSEIGNEUR,

Dédier Cénie à VOTRE
ALTESSE SE'RE'NISSIME,

E P I T R E.

c'est lui faire hommage de son propre bienfait. Vous sçavez, Monseigneur, que le seul désir de contribuer à vos amusemens me fit reprendre un Ouvrage abandonné depuis plusieurs années. Vous daignâtes en remarquer les défauts, il devint moins informe. Vous avez pris sur vous le danger de le rendre public, le nom de VOTRE ALTESSE SE'RE'NISSIME en a fait le succès.

Ce n'est pas sans une peine extrême, Monseigneur, que je

E P I T R E.

m'impose silence sur le tribut de louanges que m'inspireroit ma reconnoissance. Mais si l'on pardonne difficilement aux femmes de penser & d'écrire sur des matieres qui sont à leur portée, comment recevroit-on la peinture ébauchée que je pourrois faire des qualités éminentes, qui font admirer à toute l'Europe la grandeur de votre ame? Me conviendrait-il de parler des Villes prises par votre courage & votre prudence, des Batailles gagnées par une va-

E P I T R E.

*leur héréditaire aux Héros de
votre sang , dont vous rappel-
lez sans cesse le souvenir &
l'image ? Non , Monseigneur :
il faut que je m'en tienne à
l'admiration , & au profond
respect avec lequel je suis ,*

MONSEIGNEUR,

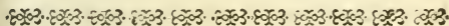
DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ,

La très - humble & très-
obéissante Servante . . .

D'HAPPONCOURT DE GRAFIGNY.



C É N I E,
EN PROSE
ET EN CINQ ACTES.



A C T E I.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *seule.*



ERICOURT me seroit-il encore échappé ? J'ai cru le voir prendre le chemin de cette gallerie. Oui, je ne me suis pas trompée. Monsieur, Monsieur !

S C E N E I I.

MERICOURT, LISETTE.

MERICOURT.

QUOI ! c'est l'aimable Lisette que je retrouve ici ?

L I S E T T E .

Oui , Monsieur , c'est Lisette , toujours fidelle à vos intérêts , qui guette depuis une heure le moment de vous entretenir.

MERICOURT.

Il faut , ma chere Enfant , remettre cette conversation à un autre tems. Mon Oncle s'est emparé de moi au sortir de ma chaise , je n'ai encore vû personne.

L I S E T T E .

Je veux vous parler la premiere : excepté votre Oncle , tout dort encore dans la maison , & j'aurai le loisir de vous bien quereller. A-t-on jamais

mais fait, dites-moi, une si longue absence, quand tout devoit vous rappeler ici?

M E R I C O U R T.

Je n'ai pû revenir plutôt. Tu sçais que mon Oncle, par le même courrier que je lui dépêchai à la mort de Melissè, me manda de ne point quitter la Province, sans avoir terminé le Procès commencé.

L I S E T T E.

Je vous avois donné un bon conseil; il falloit ne me point renvoyer; me laisser le soin des funérailles, & venir vous-même lui annoncer la mort de sa femme.

M E R I C O U R T.

Le conseil étoit très-mauvais. Dorimond a une naïveté dans l'ame, qui ne lui laisse voir les choses que comme naturellement elles doivent être. Ne point attendre ses ordres, ne point rendre les derniers devoirs à une femme si chere, eût été l'offenser par l'endroit le plus sensible. Mais, dis-

moi , on a donc quitté le deuil ?

L I S E T T E .

Oui , depuis hier nos six mois sont finis. Pour votre Oncle il le portera , je crois , toute sa vie.

M E R I C O U R T .

Je l'ai trouvé encore plus affligé que je ne le croyois. Comment-a-t'il pû se résoudre à te garder ici ? Toi , qui le fais souvenir sans cesse de la perte qu'il a faite.

L I S E T T E .

Bon ! a-t-il jamais renvoyé personne ? A mon arrivée le bon-homme me dit en sanglottant , que je ne devois pas songer à sortir de chez lui. Je vis qu'il étoit de votre intérêt que j'y restasse ; j'y restai.

M E R I C O U R T .

De mon intérêt ! Tu es donc à Cénie ?

L I S E T T E .

J'y suis sans y être. Car Madame la Gouvernante avec ses manieres poliment impérieuses , m'écarte de sa pu-

pille autant qu'il est possible. Mais si par-là elle m'empêche de vous servir autant que je le voudrois, je suis du moins en état de vous avertir de ce qui se passe.

M E R I C O U R T.

Eh bien, Lisette?

L I S E T T E.

Vos affaires vont mal.

M E R I C O U R T.

Comment?

L I S E T T E.

Très-mal, vous dis-je.

M E R I C O U R T.

Parles donc.

L I S E T T E.

Patience. Avant que de parler, il me faut un secret. Voyez si vous pouvez vous résoudre à me le confier.

M E R I C O U R T.

Eh, tu n'as qu'à dire; tous mes secrets sont à toi.

L I S E T T E.

Qui ne vous connoîtroit, croiroit déjà les tenir.

M ij

M E R I C O U R T .

Comment veux-tu que je te satisfasse , si tu ne me dis pas ce que tu veux sçavoir ?

L I S E T T E .

Etiez-vous amoureux de Melisse ?

M E R I C O U R T .

Vous êtes folle , Lisette ?

L I S E T T E .

Elle est morte , il n'y a plus rien à cacher.

M E R I C O U R T .

Vous n'y pensez pas ; quoi l'Epouse adorée d'un Oncle à qui je dois tout !

L I S E T T E .

Quand aux scrupules , laissons-les à part , je ne vous en connois pas beaucoup.

M E R I C O U R T .

Je ne suis point un monstre , & Lisette en seroit un , si elle parloit sérieusement.

L I S E T T E .

Voyons donc si mon idée a si peu de vraisemblance : Melisse d'un ca-

ractere détestable séduit par de fauf-
 fes vertus un Vicillard d'une probité
 scrupuleuse, bon par excellence, es-
 clave de l'honneur, ennemi des soup-
 çons, & que la crainte d'être injuste
 rend facile à tromper. Elle s'empare
 de lui à l'exclusion de tout le monde,
 elle lui donne un enfant, renverse
 votre fortune; vous êtes ambitieux,
 vous devez la haïr, & vous rampez
 devant elle? Vous êtes le plus faux:
 ou le plus amoureux des hommes.

M E R I C O U R T.

Deux mots éclaircissent le mystère.
 Dorimond ne voyoit que par les yeux
 de Melisse, ce n'étoit donc que par
 Elle que je pouvois me maintenir au-
 près de lui. Elle avoit, comme tu
 dis, renversé ma fortune, elle pou-
 voit la rétablir en me donnant sa fille;
 je la ménageois; cela est tout simple.

L I S E T T E.

La peste, quelle simplicité!

M E R I C O U R T.

La dissimulation n'est point un vice,

& trop de sincérité est souvent un défaut.

L I S E T T E .

Ah ! ce défaut-là ne vous fera jamais rougir : mais l'amitié de Mellisse ne pouvoit-elle se ménager tout haut ? Pourquoi tant de mots à l'oreille pendant sa vie , & des conférences si secrettes aux approches de sa mort ?

M E R I C O U R T .

Lisette , n'allez pas plus loin , & modérez votre curiosité.

L I S E T T E .

Soit , aussi-bien la partie n'est pas égale. Il ne me reste donc qu'à vous avertir ; premierement , de vous défier d'Orphise : elle ne vous aime pas.

M E R I C O U R T .

Quand à la mauvaise volonté de Madame Orphise , je m'en embarasse peu : passons. Comment mon frere est-il avec mon Oncle ?

L I S E T T E .

A merveille. Depuis son retour

Dorimond a redoublé d'amitié pour lui. Il croit ne pouvoir trop le dédommager de l'inutilité de son voyage.

M E R I C O U R T.

Comment? Clerval....

L I S E T T E.

Clerval n'a rapporté de de-là les Mers que la cruelle certitude qu'il ne vous reste à l'un & à l'autre aucun bien sur la terre : mais avec cela je ne vous plaindrois pas, s'il n'étoit pas plus amoureux qu'il n'est intéressé.

M E R I C O U R T.

Quoi ! mon frere seroit amoureux de Cénie.

L I S E T T E.

Il est plus ; il est aimé.

M E R I C O U R T.

Aimé ! cela est fort. Mon Oncle est-il instruit de cette intrigue ?

L I S E T T E.

Non, vraiment : de l'humeur dont il est, il les auroit déjà mariés.

MERICOURT.

Peut-être ; c'est selon la maniere dont il l'auroit appris. Clerval m'enlever Cénie ! . . . lui ! . . . c'est ce qu'il faudra voir. Mais , est-tu bien sûre de ce que tu dis ?

L I S E T T E .

Très-sûre , je m'y connois.

MERICOURT.

Que Cénie ait reçu avec indifférence des soins qui devoient la persuader

L I S E T T E .

D'un amour que vous ne sentiez pas.

MERICOURT.

Je le passois à son extrême jeunesse.

L I S E T T E .

La jeunesse a quelquefois un instinct plus sûr que l'expérience.

MERICOURT.

Mais qu'elle aime Monsieur mon frere ! il faudra , s'il lui plaît , qu'elle s'en détache.

L I S E T T E .

L I S E T T E.

Cela ne sera pas aisé, je vous en avertis. Clerval est aimable, & tout jeune qu'il est, il s'est acquis une réputation à la guerre qui le met fort bien à la Cour; cela ne laisse pas d'être un mérite auprès d'une jeune personne.

M E R I C O U R T.

Nous trouverons des armes pour le combattre.

L I S E T T E.

Pour moi, je ne vous vois de ressource que dans l'amitié que Melisse avoit pour vous. Sa mémoire est plus chère que jamais à votre Oncle; profitez de la circonstance. Le voici, je vous laisse avec lui.



S C E N E I I I.

DORIMOND , MERICOURT.

D O R I M O N D.

JE ne ſçauois me paſſer de te voir ,
mon cher Neveu ; je t'ai quitté
pour me remettre du faiſſement que
m'a cauſé notre première entrevue ;
je te cherche à préſent , hélas ! qui
ſçait pourquoi ? Peut-être pour m'af-
fliger de nouveau.

M E R I C O U R T.

Il eſt naturel , Monſieur , que mon
retour ait renouvelé votre douleur.
Elle eſt ſi juſte.

D O R I M O N D.

Tu ſçais mieux que perſonne , ſi je
dois pleurer toute ma vie cette ver-
tueuſe Epouſe. Tu excuſes mes foi-
bleſſes : ce n'eſt qu'avec toi que je
puis donner un libre cours à mes re-
grets , cependant je ne voudrois pas
t'en accabler.

M E R I C O U R T.

Je les partage si sincèrement

D O R I M O N D.

C'est ce qui doit me retenir. Tâchons de les suspendre pour un moment, & parlons de tes intérêts. Je t'ai mille obligations, mon cher Mericourt, tu as conduit mes affaires mieux que je n'aurois fait moi-même : mais je sens encore plus vivement les soins que tu as rendus à Melisse jusqu'à sa dernière heure. Je veux récompenser ton zèle, & je voudrois le récompenser à ton goût ; car ce n'est pas faire du bien, si on ne le fait au gré de ceux qu'on oblige.

M E R I C O U R T.

Si j'ai mérité quelque chose, Monsieur, ce n'est que par mon attachement.

D O R I M O N D.

J'attendois ton retour avec impatience pour exécuter un projet formé depuis long-tems. Tu marquois autrefois du goût pour Clarice ; c'est

une fille faite qui convient à ton âge : ses parens sont mes amis , ils ne me la refuseront pas : je te la destine avec le quart de mon bien. Ma fille sera pour ton frere , ils sont d'un âge plus convenable. Cet arrangement te plaît-il ?

M E R I C O U R T .

Pourquoi en faire , Monsieur ? Pourquoi vous dépouiller ? Jouissez de vos richesses , elles vous ont coûté tant de périls & de travaux !

D O R I M O N D .

J'en jouirai , je vous rendrai tous heureux.

M E R I C O U R T .

Eh ! Monsieur , que n'avez - vous pas fait pour nous ? vos Neveux n'ont-ils pas trouvé dans votre maison des bontés paternelles , une éducation , une abondance

D O R I M O N D .

Je compte cela pour rien , c'étoit un devoir.

M E R I C O U R T .

Un devoir !

D O R I M O N D.

Oüi , un devoir. J'avois contribué au mariage de ma sœur , je croiois la rendre heureuse , il en est arrivé tout autrement. Elle n'a pû survivre au désastre de ses affaires , à la perte de son mari : n'étoit-il pas juste que je me chargeasse de ses enfans ?

M E R I C O U R T.

Eh bien , Monsieur , vos prétendus devoirs sont remplis par tout ce que vous avez fait. C'est à nous à présent à travailler à notre fortune.

D O R I M O N D.

Pourquoi vous en laisser la peine , si je puis vous l'épargner ? Le mariage que je te propose , est-il de ton goût ?

M E R I C O U R T.

Monsieur , . . . mon obéissance . . .

D O R I M O N D.

Ne parlons point d'obéissance , c'est une gêne ; je n'en veux imposer à personne.

M E R I C O U R T.

On peut obéir sans contrainte.

DORIMOND.

Oùi, mais quand on accepte mes offres, je veux remarquer sur le visage une certaine joie qui m'assure que l'on a autant de satisfaction, que je prétends en donner.

MERICOURT.

Vous devez voir, Monsieur. . . .

DORIMOND.

Je ne vois rien qui me plaise. Tu sçais que je chéris la franchise autant que je hais les détours.

MERICOURT.

Ah ! sur la franchise, je crois avoir fait mes preuves.

DORIMOND.

Pas toujours. Je te soupçonnois autrefois d'avoir un peu trop de cette dissimulation, que des gens plus défiants que moi, auroient prise pour de la fausseté ; mais depuis long-tems Melisse m'en avoit fait revenir.

MERICOURT.

Ah ! Monsieur, si je ne dois votre retour qu'à Melisse, elle n'est plus.

Qui me répondra qu'à l'avenir....

D O R I M O N D.

Mon cœur. Outre qu'il m'est doux d'aimer mon Neveu, c'est que les soupçons m'importunent; & de tous les maux nécessaires à la Société, la défiance est à mon gré le plus insupportable.

M E R I C O U R T.

Vos bontés me rassurent à peine contre le malheur de perdre votre estime, moi qui fais mon unique étude de mériter celle de tout le monde.

D O R I M O N D.

Et tu as grande raison: retiens ceci de moi. Avec l'estime générale on ne sçauroit être tout-à-fait malheureux. C'est elle qui m'a soutenu dans mes traverses, je lui dois mes richesses, & la satisfaction de n'avoir rien perdu des droits de ma naissance dans un commerce que ma probité a rendu honorable. Au reste, ne te fais pas une peine du passé. Si je ne t'estimois pas, je pourrois te faire du bien, mais

je ne vivrois pas avec toi. Revenons à notre affaire , & parle sincèrement.

M E R I C O U R T .

Vous le voulez , Monsieur : eh bien , je comptois assez sur vos bontés pour me flatter de devenir votre gendre.

D O R I M O N D .

Tu aimes Cénie ?

M E R I C O U R T .

Oüi , Monsieur , mon goût pour elle , le désir de vous être plus étroitement attaché , tout se rassemblait pour faire de cette union l'objet de tous mes vœux.

D O R I M O N D .

Je t'en sçais gré. Quoique Cénie soit bien jeune pour toi , je serois ravi. . . . T'aime-t-elle ?

M E R I C O U R T .

Je l'ignore , Monsieur ; il ne me convenoit pas de faire aucune démarche là-dessus sans votre aveu.

D O R I M O N D .

On ne peut se conduire avec plus de sagesse & de décence. Tu ne sçais

pas la satisfaction que tu me donnes ,
mon cher Neveu. Il y a long-tems
que je t'aurois proposé ma fille , si
je n'avois craint de gêner ton goût
pour Clarice.

M E R I C O U T.

Pouviez-vous douter de mes senti-
mens ;

D O R I M O N D.

Allons , je vais de ce pas te propo-
ser à Cénie.

M E R I C O U R T.

Je crois , Monsieur , qu'il n'est pas
à propos de lui parler devant sa Gou-
vernante.

D O R I M O N D.

Pourquoi ?

M E R I C O U R T.

Il est toujours prudent de ne point
confier ses desseins à un domestique.

D O R I M O N D.

Tu ne connois pas Orphise. C'est
une femme d'un mérite supérieur ,
& qui n'a rien de la bassesse de son
état.

M E R I C O U R T .

Il est vrai ; mais comme cette confiance n'est pas nécessaire , on peut s'en dispenser comme d'une chose inutile.

D O R I M O N D .

Soit. Je vais sçavoir si ma fille est éveillée , & lui communiquer notre projet.

S C E N E I V .

M E R I C O U R T , *seul.*

VO I L A , Dieu merci , mes affaires en bon train. Mais Dorimond est si facile les refus de sa fille peuvent en un moment le faire changer de résolution . . . ah Cénie ! tremblez pour votre sort , si vous aimez assez Clerval pour braver mon ambition. Je ne perdrai pas impunément quinze ans de contrainte. J'ai de quoi me venger de vos mépris.

SCENE V.

MERICOURT, LISETTE.

LISETTE.

EH bien, Monsieur, j'ai vû sortir Dorimond : comment vont vos affaires ?

MERICOURT.

Fort bien. Mon Oncle va me proposer à Cénie.

LISETTE.

Cela est bon : mais si elle vous refuse ?

MERICOURT.

Elle n'oseroit. A son âge on ne sçait qu'obéir.

LISETTE.

Elle est jeune, Monsieur ; mais son esprit.....

MERICOURT :

Je ne suis pas un sot, Lisette.

LISETTE.

D'accord, mais elle aime Clerval.

M E R I C O U R T .

Et Dorimond m'aime.

L I S E T T E .

Ne nous flattons pas , vous n'avez du bon homme qu'une amitié acquise à force d'art. Il aime Clerval tout naturellement , la différence est grande.

M E R I C O U R T .

Je m'attends à tout , je sçaurai tout parer.

L I S E T T E .

En ce cas mes petits avis vous sont inutiles , prenez que je n'aye rien dit.

M E R I C O U R T .

Tu te fâches , Lisette.

L I S E T T E .

Oui , je me fâche. C'est avoir une grande habitude d'être faux , que de l'être avec moi.

M E R I C O U R T .

Moi , faux ?

L I S E T T E .

Oui , quelque mine que vous fassiez ,

vous n'êtes point à votre aise. J'avois imaginé un secours à vous donner , mais. . . .

M E R I C O U R T.

Dites toujours.

L I S E T T E.

Je m'intéresse à vous , je ne sçaurois m'en défendre ; & je hais complètement Madame Orphise. Si l'on pouvoit faire connoître à Dorimond certaines intrigues de votre frere , il en rabatroit sur son compte. Je m'imagine qu'elle s'intéresse pour Clerval : quel plaisir de la contrarier ! ce seroit un grand point.

M E R I C O U R T.

Quoi , Lisette, il y auroit du dérangement dans la conduite de Clerval ? Ah parlez vîte.

L I S E T T E.

Je ne sçais pas bien de quoi il est question. Je vois seulement rôder ici une espèce de Soldat , avec lequel votre frere a des conférences très-mystérieuses.

M E R I C O U R T .

Eh bien ce soldat ?

L I S E T T E .

Patience , c'est un homme qu'il a ramené des Indes.

M E R I C O U R T .

Après ?

L I S E T T E .

Je n'en sçais guère plus. Jusqu'ici ils ont pris tant de précautions pour se parler , que je n'ai pu attraper que quelques mots de grace de Ministre

M E R I C O U R T .

Il faut approfondir ce mystère. Clerval est un jeune homme imprudent , il pourroit s'être embarqué dans une affaire fâcheuse . . .

L I S E T T E .

Dont vous voudriez le tirer , sans doute ? La belle ame !

M E R I C O U R T .

Lisette !

L I S E T T E .

Que diantre aussi , pourquoi voulez-

vous m'en imposer ? tenez voici notre homme qui se cache. Retirez-vous , je veux le questionner.

M E R I C O U R T.

Employe toute ton adresse à démêler cette intrigue , ma chere Lisette , je t'en conjure.

L I S E T T E.

Vous êtes vrai dans de certains momens. Allez.

S C E N E V I.

L I S E T T E , D O R S A I N V I L L E.

L I S E T T E.

AVANCEZ , je suis seule à présent.

D O R S A I N V I L L E.

Scavez-vous, Mademoiselle, si Clerval est ici ?

L I S E T T E.

Clerval , vous êtes donc bien familiers ensemble ?

D O R S A I N V I L L E .

J'ai tort. Mais est-il seul ? puis-je monter chez lui ?

L I S E T T E .

Vous êtes bien pressé. Caufons un moment. Qu'est-ce ? je vous trouve l'air triste.

D O R S A I N V I L L E .

Rarement je suis gai.

L I S E T T E .

Vous êtes donc bien malheureux ? écoutez , j'ai le cœur bon , & je m'intéresse à vous. Vous vous mêlez d'intrigue , je m'en mêle aussi : confiez-vous à moi , je pourrai vous rendre service.

D O R S A I N V I L L E .

Je reviendrai dans un autre moment.

L I S E T T E .

Je ne tirerai rien de ce diable d'homme. Attendez ! Clerval est en compagnie , je vais l'avertir , vous pouvez l'attendre ici.

SCENE

S C E N E V I I.

DORSAINVILLE , *seul.*

QUE l'infortune a de détails , qui ne sont connus que des malheureux ! on soutient avec fermeté un revers éclatant : le courage s'affaïsse sous le mépris de ceux même que l'on méprise.

S C E N E V I I I.

DORSAINVILLE , CLERVAL.

C L E R V A L.

JE vous ai fait chercher avec le plus grand empressement : je vis hier au soir le Ministre, votre grace est assurée.

D O R S A I N V I L L E.

Digne ami des malheureux ! je vous dois trop.

C L E R V A L.

Vous ne me devez rien. La Cour &
II. Part. * O

fenti , comme moi , que quand une affaire d'honneur a réduit un homme de votre naissance au métier de simple Soldat , & qu'il a signalé sa valeur , le rendre à sa patrie c'est une justice , & non pas une grace qu'on lui accorde.

D O R S A I N V I L L E .

Hélas ! que me servira ce retour de fortune , si je ne puis la partager avec une épouse si digne d'être aimée ?

C L E R V A L .

Quelles nouvelles en avez-vous apprises ?

D O R S A I N V I L L E .

Toujours les mêmes. Elle a disparu presque en même-tems que moi , après avoir donné le jour à une malheureuse qui le perdit en naissant. Et depuis quinze ans aucune de nos connoissances ne sçait ce qu'elle est devenue.

C L E R V A L .

Vous ne devez pas encore desespérer. Quand vous aurez repris votre nom , que vous pourrez agir ouverte-

ment, vous trouverez plus de facilité dans vos recherches.

D O R S A I N V I L L E.

Il y a trop long-tems que j'en fais d'inutiles, je ne la verrai plus.

C L E R V A L.

Eh quoi ! le courage vous abandonne, quand vous touchez à la fin de vos peines ?

D O R S A I N V I L L E.

Pardon, cher ami, si je ne sens point assez le prix de vos bontés. Ma femme me tenoit lieu de tout. Sans elle il n'est point de bonheur pour moi.

C L E R V A L.

Vous la retrouverez.

D O R S A I N V I L L E.

Eh comment n'auroit-elle pas succombé à l'horrible état où je l'ai laissée ? Prête à donner le jour au premier fruit de notre tendresse, je m'arrache de ses bras, je la laisse sans biens, sans secours : dans cette extrémité que pouvoit-elle devenir.

C L E R V A L .

Il y a des asyles pour les femmes de son rang que le malheur poursuit.

D O R S A I V I L L E .

Les Couvens sont plus l'asyle de la décence , que celui du malheur. L'extrême indigence n'y est point accueillie ; & c'est l'état où j'ai laissé ma femme. Cependant je n'ai rien négligé ; je les ai parcourus inutilement.

C L E R V A L .

Peut-être , ainsi que vous , a-t-elle changé de nom ?

D O R S A I N V I L L E .

Mais quand cela seroit , pourquoi ne m'avoir pas écrit ?

C L E R V A L .

La guerre , vous le sçavez , avoit interrompu le commerce. Vos lettres & les siennes peuvent avoir été perdues. Moi-même je n'ai reçu aucune nouvelle de ma famille pendant tout le tems de mon séjour aux Indes.

D O R S A I N V I L L E .

Que les soins d'un ami ont de pou-

voir sur une ame désespérée ! vos raisons me flattent , vous ranimez mon espérance.

C L E R V A L.

Je la seconderai. Laissez-moi terminer votre affaire , ensuite nous agirons de concert pour l'intérêt de votre cœur. Vos lettres de grace seront expédiées ce soir ; il reste quelques formalités à remplir , le Ministre exige encore de vous de ne point paroître aujourd'hui. Pour plus de sûreté , passez ce jour dans mon appartement ; ne nous quittons plus , je jouirai du plaisir de vous y voir ; souffrez cette contrainte pour ma propre tranquillité.

D O R S A I N V I L L E.

Qu'il est doux de vous devoir ! ah cher ami ! la reconnoissance que vous inspirez n'est point à charge : elle n'accable point un cœur délicat sous le poids des bienfaits : elle écarte ce que la crainte d'être importun a de rebutant. Vous ne ferez jamais d'ingrat.

C L E R V A L.

Ami , je n'ai point vû Cénie d'aujourd'hui , il ne nous reste rien à dire , souffrez que je vous quitte.

D O R S A I N V I L L E.

Allez , si votre aimable maîtresse connoît comme moi le prix de votre cœur , vous êtes aussi heureux que vous méritez de l'être.

C L E R V A L.

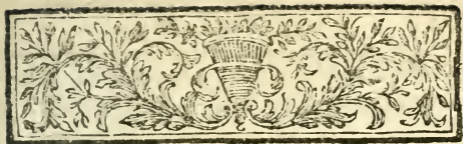
Ne montez-vous pas chez moi ?

D O R S A I N V I L L E.

Trouvez bon qu'auparavant j'aie encore parler à une personne qui pourroit sçavoir des nouvelles plus positives de ma femme : après cette démarche je viens vous rejoindre.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CÉNIE, ORPHISE.

ORPHISE.

QU'AVEZ-VOUS, Cénie ?
vous quittez votre pere les
yeux remplis de larmes. Au-
riez-vous eu le malheur de
lui déplaire ?

CÉNIE.

Non , ma bonne , jamais il ne m'a
témoigné tant de bontés. C'est sa ten-
dresse qui m'afflige.

ORPHISE.

Comment ?

CÉNIE.

Il vient de me déclarer qu'il veut

m'unir à Méricourt , il croit me rendre heureuse.

O P H I S E .

Pourquoi ne le seriez-vous pas ? Méricourt a de l'esprit , de la politesse ; c'est autant qu'il en faut pour le rendre aimable.

C É N I E .

Je suis cependant bien sûre de ne l'aimer jamais.

O R P H I S E .

Il y a peut-être un peu de prévention dans votre dégoût. C'est un défaut que la raison corrigera.

C É N I E .

Non , Madame ; au contraire , il me semble que la raison a beaucoup de part à ma répugnance. Je suis sûre qu'à ma place vous penseriez comme moi.

O R P H I S E .

Il n'est pas question de mes sentimens.

C É N I E .

C É N I E.

Pardonnez-moi, ma Bonne, je me plais à faire cas des personnes que vous estimez. Et sûrement mon cousin n'est pas du nombre.

O R P H I S E.

Pourquoi? si vous en jugiez sur ses manieres dédaigneuses avec moi, vous pourriez vous tromper: c'est un désagrément attaché à mon état, & non pas à son caractère.

C É N I E.

Mais, Madame, s'il est vrai que la fausseté est un vice méprisable, comment estimez-vous Méricourt?

O R P H I S E.

Je le connois peu. Renfermée dans les bornes de mon devoir, je ne me suis point mise à portée de le connoître. Mais quand il auroit la fausseté dont vous l'accusez, elle est souvent le vice du monde, plus que celui du cœur. Votre franchise lui donnera du goût pour la vérité, vous le corrigerez.

II. Part.

* P

C É N I E.

Si le malheur que je crains arrivoit, je me garderois bien de le corriger. En lui ôtant la fausseté, il ne lui resteroit pas même l'apparence des vertus.

O R P H I S E.

Cénie ! on ne fait pas à votre âge de si profondes réflexions.

C É N I E.

Pardonnez-moi, Madame, lorsqu'un vif intérêt nous y porte. Depuis long-tems je prévois les intentions de mon pere. J'ai cru ne pouvoir trop pénétrer le caractère de Méricourt; hélas ! je n'y ai rien trouvé qui ne s'oppose à mon bonheur.

O R P H I S E.

Le bonheur n'est pas toujours où l'on croit le voir, & la vertu a son point de vûe assuré. Suivez-la, obéissez à votre pere; vous trouverez en vous-même la récompense du sacrifice.

C É N I E.

Quelle récompense ! Madame, en me donnant ce conseil, pensez-vous

à l'horreur de s'unir à un mari que l'on ne peut aimer ?

O R P H I S E.

Hélas ! c'est quelquefois un bonheur de n'avoir pour son époux qu'une tendresse mesurée.

C É N I E.

Je me suis fait une idée différente du Mariage. Un mari qui n'est point aimé ne me paroît qu'un maître redoutable. Les vertus, les devoirs, la complaisance, rien n'est de notre choix ; tout devient tyrannique, on fléchit sous le joug, on n'a que le mérite d'un esclave obéissant. Mais si l'on trouve dans un époux l'objet de tous ses vœux, je crois que le désir de lui plaire rend les vertus faciles, on les pratique par sentimens, l'estime générale en est le fruit, on acquiert sans violence la seule gloire qu'il nous soit permis d'ambitionner.

O R P H I S E.

Hélas ! votre erreur est bien naturelle. L'expérience peut seule nous

découvrir les peines inséparables d'un attachement trop tendre. Mais cette félicité , dont l'image vous séduit , dépend trop de la vie , des sentimens , du bonheur même de l'objet aimé , pour qu'elle soit durable. L'amour double notre sensibilité naturelle , il multiplie des peines de détail , dont la répétition nous accable. Les véritables malheurs sont ceux du cœur.

C É N I E.

Vous vous attendrifiez : ah , ma bonne ! Auriez - vous éprouvé des maux , dont vous semblez si pénétrée ?

O R P H I S E.

Pardon , ma chere Cénie , s'il m'échappe des sentimens que l'état où vous allez entrer me rappelle. Je les crains pour vous.

C É N I E.

Vous croyez que je ne mérite pas encore votre confiance ? cependant mon cœur en seroit digne.

O R P H I S E.

Aimable enfant , partagez plutôt la

douceur que vous me faites souvent éprouver. Il est des momens..... changeons de discours, votre âge n'est pas celui de la tristesse.

C É N I E.

Je suis si malheureuse, que je trouve de la douceur à plaindre les infortunés.

O R P H I S E.

Vous m'affligez. Je voudrois que la raison vous fît envisager d'un autre œil le sort qui vous attend.

C É N I E.

Je ne le puis.

O R P H I S E.

Avec la fortune brillante dans laquelle vous êtes née, avez vous pû penser que vous seriez maîtresse de votre choix ?

C É N I E.

Je m'en étois flattée.

O R P H I S E.

En auriez-vous fait un ?

C É N I E.

Oui, ma bonne.

O R P H I S E .

Quoi Cénie ! vous avez disposé de votre cœur ?

C É N I E .

Epargnez - moi les reproches , je n'ai besoin que de conseils.

O R P H I S E .

Mes conseils vous déplairont. Je vous plains.

C É N I E .

Quoi , Madame , vous refuseriez de me conduire dans un tems . . .

O R P H I S E .

Je n'ai garde de vous abandonner. Votre heureux naturel a prévenu jusqu'ici ce que mes avis auroient pû vous inspirer : c'est de ce moment que vous avez besoin de moi , pour vous aider à soutenir avec courage le sacrifice que vous allez faire de votre goût à la vertu.

C É N I E .

N'est-il donc qu'une façon d'en avoir ?

O R P H I S E.

Il est des occasions malheureuses ,
où le choix ne nous est pas permis.
Dans la situation où vous êtes, il ne
vous reste que l'obéissance.

C É N I E.

Eh bien, Madame, mon pere est
bon; peut-être s'il étoit instruit de
mes sentimens, il lui seroit égal de
me donner pour époux l'un ou l'au-
tre de ses neveux.

O R P H I S E.

C'est Clerval que vous aimez ?

C É N I E.

Oui, Madame; condamnez-vous
mon choix ? vous estimez Clerval,
vous sçavez s'il mérite d'être aimé.
Quelle comparaison !

O R P H I S E.

Est-il instruit de vos sentimens ?

C É N I E.

Non, Madame, au moins je ne
lui en ai pas fait l'aveu.

O R P H I S E .

Et qu'avez-vous répondu à votre Pere ?

C É N I E .

Hélas ! rien du tout. La surprise & la douleur m'ont fermé la bouche. On est entré, je me suis retirée pour cacher mes larmes : je crois cependant que mon Pere s'en est aperçu.

O R P H I S E .

Je n'en suis pas fâchée.

C É N I E .

Vous ne condamnez donc pas le dessein que j'ai de lui déclarer mes sentimens ?

O R P H I S E .

Je le condamne très-fort. Il est permis tout au plus à une fille bien née d'avouer sa répugnance, & jamais son penchant.

C É N I E .

Ah, Clerval ! qu'allez-vous devenir ?

O R P H I S E.

C'est lui que vous plaignez ?

C É N I E.

Oui, Madame : je puis avec courage envisager mon malheur, & je ne puis soutenir l'idée de celui où je vais le plonger.

O R P H I S E.

Voilà bien la confiance de votre âge. L'expérience vous apprendra que dans le cœur d'un homme l'amour même console des malheurs qu'il cause.

C É N I E.

Eh bien, Madame ! parlez-lui vous-même. Si vous lui trouvez la légèreté dont vous le croyez capable, quelque aversion que je sente pour le parti qu'on me propose, j'obéirai aveuglement. Le voici, je vous laisse avec lui.



S C E N E I I .

ORPHISE, CLERVAL.

ORPHISE.

DEMEUREZ un moment, Monsieur ; j'ai à vous parler de la part de Cénie.

CLERVAL.

Elle me fuit , la douleur est peinte sur son visage , le vôtre semble m'annoncer un malheur ; parlez , Madame : ô Ciel ! qu'allez-vous m'apprendre ?

ORPHISE.

Que Cénie m'a confié vos sentimens pour elle ; qu'il faut les étouffer.

CLERVAL.

Et c'est elle qui vous a chargée de me le dire ?

ORPHISE.

Oui , Monsieur.

C L E R V A L.

Cénie me méprise assez , pour ne pas daigner me parler elle-même ! Madame , pardonnez ma défiance : je ne puis me croire aussi malheureux que vous le dites.

O R P H I S E.

Cénie épouse votre frere : voilà la vérité.

C L E R V A L.

Mon frere ! ah Madame ! plus vous ajoutez à mon malheur , moins je le trouve vraisemblable.

O R P H I S E.

Vous vous flattiez d'être aimé apparemment ?

C L E R V A L.

Non , Madame ; mais je ne me croyois point de rival.

O R P H I S E.

Si vous en avez un , il peut n'être pas aimé. Il me paroît que Cénie obéit à son Pere , qu'elle fait son devoir.

C L E R V A L .

Ah ! je respire. Mon Oncle ne fera pas inflexible.

O R P H I S E .

Quoi , Monsieur ! vous prétendez faire des démarches ?

C L E R V A L .

Qui m'en empêcheroit ? je ne dois rien à mon frere.

O R P H I S E .

Non ; mais vous vous devez à vous-même de ne point porter le désordre dans votre famille , pour satisfaire un goût que la premiere occasion fera changer d'objet.

C L E R V A L .

Je me mépriserois moi-même , si j'avois les sentimens dont vous m'accusez. Non , Madame , j'eus toujours en horreur la lâcheté qui nous autorise à manquer de bonne foi avec les femmes. Si l'on ne croit pas aux amours éternels , on doit sentir ce que peut une tendre estime sur un cœur vertueux. Les charmes naissans de

Cénie me firent connoître l'amour ; le développement de son caractère me fixa pour jamais : c'est son cœur , c'est son ame que j'adore ; ce n'est qu'à la beauté que l'on devient infidèle.

O R P H I S E.

Il faut cependant renoncer à Cénie. Plus vous l'aimez , plus vous devez ménager sa gloire. Qui nous détourne de nos devoirs, nous manque plus essentiellement que qui nous est infidèle.

C L E R V A L.

Manquerois-je à Cénie en me jetant aux pieds de Dorimond, en lui déclarant mon amour pour sa fille, en implorant sa bonté ?

O R P H I S E.

Ce seroit du moins affliger le meilleur des hommes, & le plus tendre bienfaiteur. Prenez-y garde, Monsieur ; la reconnoissance & l'ingratitude ne sont point incompatibles : on n'a que trop souvent les procé-

dés de l'une avec les sentimens de l'autre. Qu'importe à Dorimond que vous sentiez au fond de votre cœur le prix de ses bontés, si vous paroissez ingrat en traversant ses desseins, en affligeant son ame, en le privant de la seule satisfaction qui reste à la vieillesse, celle de disposer à son gré de son bien & de ses volontés ?

C L E R V A L .

Ah Madame ! de quelles armes vous servez-vous pour combattre mon amour ? ce sont les seules qui pouvoient m'imposer un silence, dont ma mort fera le fruit.

O R P H I S E .

L'honnêteté de vos sentimens me touche, Monsieur ; j'ai quelque crédit sur l'esprit de votre Oncle, je n'abuserai point de sa confiance, j'emploierai seulement

C L E R V A L .

Vous me rendez la vie. Oui, Madame, parlez à Dorimond, ménagez

son cœur & ses bontés, je compte sur les vôtres; ne m'abandonnez pas.

ORPHISE.

Je ne m'engage à rien du côté de votre amour. Je vous promets seulement de sonder les véritables sentimens de votre Oncle, de pénétrer s'il est bien affermi dans sa résolution: alors vous verrez comment vous devez vous conduire.

S C E N E I I I.

DORIMOND, ORPHISE,
LISETTE, CLERVAL.

LISETTE, à *Dorimond*.

LE voilà, Monsieur; je sçavez bien qu'il devoit être ici.

DORIMOND.

Je vous cherche, Clerval, pour vous dire que je suis très-mécontent de vous.

CLERVAL.

En quoi, Monsieur, aurois-je eu le malheur de vous mécontenter?

DORIMOND.

En ce que ma maison n'est point faite pour y retirer des intrigans, dont je ne t'aurois jamais soupçonné d'être le protecteur.

CLERVAL.

J'entens, Monsieur, de qui vous voulez parler; une telle calomnie me fait frémir.

DORIMOND.

Diras-tu qu'il ne vient point chez moi un inconnu, avec qui tu as encore eu ce matin une conversation mystérieuse?

CLERVAL.

Non, Monsieur; mais dans peu je vous ferai connoître le plus honnête homme, & le plus infortuné des amis.

L I S E T T E , *à part.*

Tout est perdu; des amis, des malheurs: nous ne tenons pas contre tout cela.

DORIMOND,

DORIMOND, à *Clerval*.

Un ami que l'on n'ose avouer est toujours fort suspect. Je sçais des choses là-dessus.

C L E R V A L.

On vous abuse , Monsieur ; s'il m'étoit permis de parler , je détruirois facilement ces odieux soupçons.

D O R I M O N D.

Je ne sçaurois te croire ; on n'emploie pas tant de mystères pour des choses honnêtes.

C L E R V A L.

Eh bien , mon Oncle , le secret de cet infortuné doit éclarer demain ; en attendant , si vous voulez m'accorder un moment d'entretien , je vous ferai connoître l'erreur où l'on vous a jetté , en vous rappelant le nom & la funeste aventure d'un homme , dont plus d'une fois vous avez plaint le malheur.

D O R I M O N D.

Je t'en serai obligé. C'est gagner beaucoup que de perdre un soupçon.

II. Part.

* Q

Dans un moment nous passerons dans mon cabinet. J'ai aussi à te parler d'un mariage très-convenable pour toi.

C L E R V A L.

Pour moi, Monsieur ?

D O R I M O N D.

Oui, pour toi. C'est Clarice que je te destine : elle a du mérite, tu la connois ?

C L E R V A L.

Je vous supplie, Monsieur....

D O R I M O N D.

De quoi ? est-ce encore un refus ? je commence à être las d'en essuyer. Je ne m'étonne pas que le monde soit rempli de méchans : le penchant au mal est toujours sûr de réussir ; on peut faire des malheureux même sans les connoître : mais quelque envie qu'on en ait, il n'est pas si aisé qu'on le pense de faire des heureux. Cela rebute, & l'on devient dur, faute de succès.

L I S E T T E.

Eh Monsieur ! ne vous mettez

point en colere ; Monsieur votre Neveu n'est pas capable de vous désobéir ; & pour peu que vous lui fassiez connoître que vous avez pris votre résolution, il prendra la sienne.

D O R I M O N D.

Il n'est pas jusqu'à ma fille... (*à Orphise.*) Madame, je suis fâché d'être obligé de m'en prendre à vous. Je vous estime, & je vous croyois fort au-dessus de ces petites intrigues de femmes qui troublent sans cesse le repos des familles.

O R P H I S E.

Est-ce bien à moi, Monsieur, que ce discours s'adresse ?

D O R I M O N D.

A vous-même, je vous le répète. Je suis fâché de perdre la haute opinion que j'avois de vous ; mais je n'ignore pas les conseils que vous donnez à Cénie.

O R P H I S E.

Si vous les sçavez, Monsieur, ils font ma justification ; je n'ai rien à répondre.

Q ij

D O R I M O N D .

Ne le prenez point sur ce ton-là : j'ai vû moi-même sur son visage l'impression du dégoût que vous lui inspirez pour les gens que j'aime. Je n'ai pas eu le tems de m'expliquer avec elle , mais Enfin , Madame , pour le peu de tems qu'elle aura besoin de vous , je vous prie de ne plus vous mêler de nos affaires.

C L E R V A L .

Quel contre-tems ! ô ciel !

O R P H I S E .

Je dois vous obéir , Monsieur , vous ferez satisfait.

D O R I M O N D .

Allons , Clerval , je suis prêt à t'entendre , viens me donner le plaisir de te justifier.



SCENE IV.

ORPHISE, LISETTE.

LISETTE.

JE ne reviens point de la surprise que me cause la mauvaise humeur de Dorimond! Au moins, Madame, je n'y ai point de part.

ORPHISE.

Vous êtes entrée avec lui, vous pourriez en sçavoir la cause?

LISETTE.

Moi! point du tout. Monsieur cherchoit Clerval; je le sçavois ici, je l'y ai conduit sans dire mot. Vous me soupçonnez, je le vois: cela est pardonnable après la petite mortification qu'on vient de vous donner.

ORPHISE.

Si j'aimois moins Cénie, je serois peu touchée . . .

L I S E T T E .

Oui, Madame, vous l'aimez, & beaucoup, on le sçait. Mais permettez-moi de vous dire que vous l'aimez mal. Pourquoi l'empêcher d'obéir à son Pere.

O R P H I S E .

Si je l'en empêchois, c'est que j'aurois des raisons pour cela, & je ne les cacherois pas. Je l'exhorte à l'obéissance, mais ce n'est pas sans désapprouver au fond de mon cœur le choix de Dorimond.

L I S E T T E .

Peut-on sçavoir ce qui vous déplaît en Méricourt ?

O R P H I S E .

Son âge : quoi qu'il soit peu avancé, il est si disproportionné à celui de Cénie, qu'il devrait être un obstacle invincible.

L I S E T T E .

Si vous entendiez les intérêts de votre Pupile, c'est justement ce qui vous le feroit désirer, & Méricourt

vous paroîtroit encore trop jeune. Je connois un peu le monde. Une jeune personne en épousant un homme âgé, devient une femme intéressante. Pour peu que sa conduite soit régulière, on la plaint, on l'admire, elle acquiert du mérite, les charmes s'embéliissent de la décrépitude de son mari. Il meurt : eût-elle quarante ans, c'est une jeune veuve. La caducité d'un vieillard éternise notre jeunesse. Mais vous ne m'écoutez point ? je suis votre Servante.

S C E N E V.

O R P H I S E, *seule.*

C'EST donc pour mettre le comble à mon abaissement, que Dorimond devient injuste ? Hélas ! j'étois réservée à des traitemens injurieux ! Digne fruit de l'état où le malheur m'a réduite Pardonne, Dorfain,

ville : pour conserver la vie d'une épouse qui t'est chere , il ne me restoit que le choix des plus viles conditions. Tu n'en rougiras pas , j'ai sauvé de l'opprobre ton nom & le mien Epoux infortuné , devois-tu m'abandonner ? Quel que soit le désert qui te sert d'azile , c'est celui de l'honneur. La honte , ce tyran des ames nobles , n'habite qu'avec les hommes : Fuyons-les Mais plus on m'éloigne de Cénie , plus mes conseils lui sont nécessaires. Sans offenser Dorimond , rendons à sa fille ce qu'exigent de moi sa confiance & mon amitié. On n'est pas tout-à-fait malheureux , quand il reste du bien à faire.

Fin du second Acte.



ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORIMOND, MERICOURT.

DORIMOND.



'EN suis pour le moins aussi
fâché que toi ; mais il n'y
faut plus penser.

MERICOURT.

Je me soumets sans murmurer,
Monsieur. M'est-il seulement permis
de vous demander sur quoi Cénic
fonde ses refus ? Est-ce haine ? Est-
ce mépris pour moi ?

DORIMOND.

Ce n'est ni l'un, ni l'autre : elle ne
m'a pas dit un mot à ton désavantage.

II. Part.

* R

MERICOURT.

Vous voulez ménager ma disgrâce, Monsieur ; vos bontés se montrent partout.

DORIMOND.

Il n'y a point de bonté en cela, c'est la vérité pure. Cénie ne m'a témoigné qu'une répugnance générale pour un engagement qui l'effraye.

MERICOURT.

Et cette répugnance est sans doute bien naturelle ?

DORIMOND.

Ah ! n'en doutez pas.

MERICOURT.

Cénie ne peut avoir une inclination secrète ?

DORIMOND.

Je voudrois qu'elle aimât ; elle n'auroit fait qu'un bon choix, & bien-tôt Sçaurois-tu quelque chose là-dessus ?

MERICOURT.

Gardez - vous bien de le penser, Monsieur. Cénie est trop sage pour

avoir fait un choix sans votre aveu, & trop ingénue pour avoir eu l'adresse de cacher une passion; vous vous en feriez apperçu.

D O R I M O N D.

Moi ! point du tout : je serois aussi aisé à tromper sur cette matiere, que sur bien d'autres. Je ne sçauois me résoudre à être fin ; la finesse ne va guères sans la méchanceté. Quoiqu'il en soit, j'ai donné ma parole, & je la tiendrai. On ne sçauroit pousser l'indulgence trop loin, quand il s'agit d'un engagement éternel. Peut-être dans quelque tems Cénie prendra d'autres idées ; alors je lui proposerai ton frere.

M E R I C O U R T.

Mon frere !

D O R I M O N D.

Il est jeune, il peut attendre.

M E R I C O U R T.

Mon frere ! je n'en reviens point.

D O R I M O N D .

Tu m'étonnes. Ne pouvant être mon gendre , tu devrois être ravi de me voir jeter les yeux sur Clerval.

M E R I C O U R T .

Je le ferois , si l'intérêt avoit quelque pouvoir sur moi ; mais je ne connois que le vôtre , & assurément Clerval

D O R I M O N D .

Ecoutes : tu dois sçavoir qu'il me déplaît très-fort d'entendre mal parler de lui. Tu m'avois déjà donné ce matin des avis , dont il s'est pleinement justifié.

M E R I C O U R T .

J'ai pu me tromper , Monsieur : c'est l'effet d'un zèle trop ardent. J'apprends avec joie que Clerval n'a laissé aucune obscurité sur sa conduite.

D O R I M O N D .

Cela étant , tu dois voir du même œil la fortune que je lui prépare.

M E R I C O U R T.

La tendre Mélisse l'a prévu ; les regrets qu'elle emporte au tombeau n'étoient que trop fondés.

D O R I M O N D.

Comment ! si elle s'est expliquée sur l'établissement de sa fille , pourquoi m'en faire un mystere ?

M E R I C O U R T.

Dois - je croire , Monsieur , que vous ignoriez ses intentions ? & que si elle avoit choisi un époux à sa fille , ce n'eût pas été de concert avec vous ?

D O R I M O N D.

Il est vrai que l'établissement de Cénie faisoit souvent le sujet de nos entretiens. Cette vertueuse femme , par délicatesse de sentimens , avoit résolu de ne la donner qu'à l'un de vous deux ; mais je l'ai toujours vûe incertaine sur le choix de l'un ou de l'autre. Si tu en sçais davantage , tu as tort de me le cacher.

R iij

MERICOURT.

Il est rare qu'un mourant ne s'explique pas sur des dispositions de sa famille.

DORIMOND.

Eh bien ! parles donc.

MERICOURT.

Non, Monsieur, Dans l'état où sont les choses vous pourriez soupçonner

DORIMOND.

Je le vois : c'est en ta faveur qu'elle s'est déclarée ?

MERICOURT.

Oui, Monsieur. Mélisse touchant au terme de sa vie, me fit approcher de son lit : Méricourt, me dit-elle d'une voix presque éteinte, dans un moment je ne serai plus, écoutez mes derniers sentimens. J'adorai mon époux, je lui dois mon bonheur ; vous l'aimez, héritez encore de ma tendresse pour lui, devenez l'époux de ma fille, soyez le fils de Dorimond ;

répondez-moi du repos de ses jours, prolongez - en la durée, & je perds les miens sans regret.

D O R I M O N D.

Arrêtez, mon cher Neveu, je ne puis soutenir hélas ! que ne donnerois-je pas pour que Cénie

M E R I C O U R T.

Elle ignore les dernières volontés de sa Mere. Si vous me permettiez, Monsieur, d'avoir un entretien particulier avec elle ?

D O R I M O N D.

Volontiers : demeurez, je vais te l'envoyer. Songes que tu me rendras le plus grand service, si tu peux obtenir son aveu.

M E R I C O U R T.

Je n'y épargnerai rien.

D O R I M O N D.

Je te défends cependant de l'intimider par la crainte de me déplaire. Obtenons tout par la tendresse, & rien par autorité.

S C E N E I I .

MERICOURT, *seul.*

VOICI donc le moment décisif. Je n'ai plus rien à ménager.... je le prévois : l'obstination de Cénie me forcera d'employer contr'elle les armes que Mélisse m'a laissées ; elles peuvent devenir cruelles contre moi-même : mais une fortune immense peut-elle s'acheter à trop haut prix ?

S C E N E I I I .

MERICOURT, CÉNIE.

C É N I E .

ON m'avoit dit que mon Pere me demandoit ?

MERICOURT.

Arrêtez, Cénie : c'est par son ordre

que je vous attends ici. Dorimond sensible aux mépris dont vous m'accablez, me permet d'essayer encore une fois de les vaincre.

C É N I E.

Est-ce vous mépriser, Monsieur, que d'épargner à votre délicatesse la douleur d'avoir rendu quelqu'un malheureux ?

M E R I C O U R T.

Vous me bravez, ingrater, vous triomphez : vous croyez que l'excessive complaisance de Dorimond ne vous laisse plus rien à redouter. Si vous sçaviez à quel excès je pousse la générosité à votre égard, cette orgueilleuse ironie changeroit bien-tôt de ton.

C É N I E.

J'ignore, Monsieur, les obligations que je vous ai : si vous vouliez m'en instruire

M E R I C O U R T.

Vous ne les sçauvez que trop-tôt. Vous vous repentirez peut-être dans

un moment de m'avoir forcé à vous les apprendre.

C É N I E.

Vous me feriez trembler, si j'avois des reproches à me faire.

M E R I C O U R T.

Cénie, écoutez mes conseils : consentez à me donner la main, votre propre intérêt me porte à vous en conjurer à genoux ; le tems presse, n'abusez pas de ma foiblesse : parlez, il n'est plus tems de balancer.

C É N I E.

Je ne balance point, Monsieur.

M E R I C O U R T.

Quel parti prenez-vous ?

C É N I E.

Celui de rompre un entretien aussi fâcheux pour l'un que pour l'autre.

M E R I C O U R T, *la retenant par le bras.*

Non, non : il faut que ce moment décide de votre sort.

CÉNIE.

Comment ! vous êtes assez hardi...
Méricourt, comptez moins sur les
bontés de mon Pere ; il daignera
m'entendre.

MÉRICOURT.

Non, vous ne sortirez point ; il
me faut un mot décisif.

CÉNIE.

Vous le voulez ? le voici : mon
pere m'a donné sa parole de ne point
me contraindre ; rien ne peut me faire
changer de résolution.

MÉRICOURT.

Ah ! ç'en est trop ; il est tems de
confondre tant de mépris. Connoissez-
vous cette écriture ? (*en lui montrant
une Lettre.*)

CÉNIE.

Oui, c'est celle de ma Mere.

MÉRICOURT :

Elle est pour Dorimond : mais
qu'importe : écoutez ; (*il lit.*)

*Je vous ai trompé, Monsieur, &
mes remords ne peuvent s'ensevelir*

avec moi. La disproportion de nos âges m'a fait craindre de retomber dans l'indigence, dont vous m'aviez tirée. Pour assurer ma fortune, j'ai supposé un enfant. Votre dernier voyage me facilita les moyens de faire passer Cénie pour ma fille. La mort me force à révéler mon secret. Pardonnez

C É N I E tombe évanouie.

Je me meurs.

M E R I C O U R T .

Cénie, écoutez - moi : connoissez du moins en ce moment l'excès de mon amour ; il en est tems encore. Je vous offre ma main , je répare la honte de votre naissance , je renferme à jamais votre secret dans les nœuds de notre mariage. Est - ce là vous aimer ?

C É N I E .

Que gagnerois-je à tromper tout le monde ? Pourrois-je me tromper moi-même ? Montrez - moi cette Lettre.

(*après l'avoir lûe.*) Mon malheur n'est que trop certain.

MERICOURT *reprend la Lettre.*

Eh bien ! quels sont à présent vos sentimens ?

C É N I E.

Les mêmes.

M E R I C O U R T.

Quel orgueil ! est-ce à vous à résister , quand mon amour surmonte les obstacles , quand je devrois rougir ?

C É N I E.

Rougissez donc , mais de la fourberie dans laquelle vous n'auriez pas honte de m'associer. Moi , tromper le meilleur des humains ! moi , usurper les biens d'une maison ! vous me faites horreur.

M E R I C O U R T.

C'est aimer Dorimond que de lui conserver son erreur. Mélisse en me confiant votre secret , vouloit vous rendre heureuse , & remettre les biens

de mon Oncle à leur légitime possesseur.

C É N I E .

Répare-t'on un crime par un autre ? Chaque moment me rend complice de tant de forfaits. Je ne sçaurois trop tôt.

M E R I C O U R T .

Arrêtez : je pénètre vos desseins , vous voulez me perdre. Gardez-vous de suivre les mouvemens de votre haine.

C É N I E .

Je ne suivrai que mon devoir.

M E R I C O U R T .

Non , non , je sçais mieux , que vous ne pensez , la cause de vos dédains. C'est moins l'honneur que l'amour qui vous guide. Vous croyez que Clerval... Il faut y renoncer. Quand il seroit assez lâche.... Il me reste des armes... Gardez votre secret , c'est le dernier conseil que je vous donne : je vous laisse y rêver. Ne poussez pas plus loin ma vengeance ; ou tremblez d'en apprendre davantage.

CÉNIE.

Que peut-il m'arriver?... O Ciel!
que vois-je?

SCÈNE IV.

CÉNIE, CLERVAL.

CLERVAL.

CÉNIE, vous pleurez! ma chère
Cénie, qu'avez-vous?

CÉNIE.

Clerval, je suis perdue.

CLERVAL.

Mon frère vient de vous quitter,
a-t'il obtenu de Dorimond?...

CÉNIE.

Oubliez-moi. Il n'est plus pour vous
d'autre bonheur.

CLERVAL.

Quoi, mon frère! je cours me jeter
aux pieds de Dorimond; il verra
mon désespoir, & il en sera touché.

C É N I E .

Ah ! gardez-vous de lui parler.

C L E R V A L .

C'est vous, Cénie, qui me retenez ! je m'étois flatté au moins de n'être pas haï. Vous m'auriez vû sans répugnance devenir votre époux, vous me l'avez dit !

C É N I E .

J'en étois digne alors . . . Je ne le suis plus.

C L E R V A L .

Vous ne l'êtes plus ! vous aimez donc mon frere ?

C É N I E .

Moi, j'aimerois Méricourt ! vous me faites frémir.

C L E R V A L .

Eh bien ! si vous ne l'aimez pas, dites-moi que vous m'aimez ; rassurez mon cœur éperdu, laissez-moi disputer à Méricourt les bontés de mon Oncle.

C É N I E .

C É N I E.

Mon sort ne dépend plus de Dorimond.

C L E R V A L.

Vous me désespérez. Quel est ce langage obscur ? que je sçache du moins la cause de mon malheur ?

C É N I E.

Elle est en moi seule, elle est dans mon horrible destinée. Ne me forcez pas à rougir à vos yeux.

C L E R V A L.

Vous craignez de rougir ? ah ! vous me trahissez.

C É N I E.

Si vous sçaviez... Clerval, croyez-moi, je ne suis point coupable.... Adieu.

C L E R V A L.

Cénie, qu'allez-vous faire ? Si la pitié peut encore quelque chose sur votre cœur, éclaircissez mon sort ; que je l'apprenne de votre bouche.

C É N I E.

Vous-même, prenez pitié de moi ; voyez ma douleur, ma confusion. Hélas ! je n'ose lever les yeux sur vous.

C L E R V A L.

Au nom de l'amour le plus tendre, délivrez-moi du tourment que j'endure : parlez.

C É N I E.

Non, je ne prononcerai pas l'arrêt cruel qui nous sépare.

C L E R V A L.

Vous prononcez celui de ma mort. Craignez de m'abandonner à mon désespoir. Je ne vous réponds pas de ma vie.

C É N I E.

Quelle horrible menace, pour un cœur qui ne voudroit vivre que pour vous !

C L E R V A L.

Vous m'aimez, Cénie ; je n'ai plus rien à craindre : cet aveu me suffit. Cruelle ! pourquoi tant différer mon

bonheur? doutiez-vous de mon amour?
ah ! jugez-en par l'excès de ma joie.

C É N I E.

Voilà ce que je redoutois le plus.
Ce funeste aveu met le comble à vos
maux. Clerval, souvenez-vous que
vous me l'avez arraché.

S C E N E V.

C É N I E, D O R S A I N V I L L E,
C L E R V A L.

D O R S A I N V I L L E.

A M I , partagez mon transport :
ma femme n'est point morte ,
& je puis espérer Que vois-je !
Je fais une imprudence.

C É N I E , à *Dorsainville*.

Mon sieur , vous ne pouviez venir
plus à propos. Je crois reconnoître en
vous cet ami de Clerval , dont il m'a

conté les malheurs : ils m'ont touchée, ils doivent vous rendre sensible à ceux des autres. Ne quittez point votre ami. Dans un moment Je vous laisse. Adieu, mon cher Clerval, ne me suivez pas.

S C E N E V I.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

DORSAINVILLE.

CHER ami, pardonnez mon indiscretion ; je ne sens plus que votre peine. Quel est le malheur dont Cénie vous menace ?

CLERVAL.

Je l'ignore. Elle veut s'épargner la douleur de me l'annoncer. Hélas ! il me seroit bien moins cruel de l'apprendre de sa bouche. S'il falloit la perdre ! Non, je ne puis rester dans la cruelle incertitude où je suis.

DORSAINVILLE.

Je ne vous quitte pas.

CLERVAL.

Laissez-moi, cher ami ; il faut que j'éclaircisse cet horrible mystère. Cénie m'a défendu de la suivre, j'éviterai sa rencontre : mais quelqu'autre pourra m'instruire. Ami, ne me retenez plus ; allez m'attendre, je vous en conjure : peut-être aurai-je besoin de vous.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CÉNIE, ORPHISE.

ORPHISE.



UI, je vous attendois.
Venez, courageuse Cénie,
venez jouir dans mes bras
de la victoire que vous
remportez sur vous-même.

CÉNIE.

J'ai frappé Dorimond du coup de
la mort. Ce vicillard généreux n'y
survivra pas.

ORPHISE.

En rendant témoignage à la vérité,
vous illustrez à jamais votre inno-

cence. La gloire est la récompense de la vertu.

C É N I E.

Quelle gloire ! qu'elle est humiliante ! ah ! Madame , que je suis malheureuse !

O R P H I S E.

C'est dans l'excès du malheur qu'il faut ranimer son courage : souvent les plaintes l'amolissent.

C É N I E.

Eh quoi ! me feroient-elles interdites , quand le Ciel me ravit ce qu'il accorde aux plus vils Mortels ? Je ne prononcerai plus les tendres noms de Pere & de Mere. Je sens anéantir dans mon cœur la confiance qu'ils inspirent. Plus de soutien , plus de défenseur , plus de guide à mes volontés ! mon indépendance m'épouvante ; je ne tiens plus à rien , & rien ne tient à moi. Madame , m'abandonnerez-vous ?

O R P H I S E .

Non , ma chere Cénie ; vous perdez beaucoup , mais il vous reste un cœur . Si ma vie vous est nécessaire , elle me deviendra intéressante .

C É N I E .

Que ne vous dois - je pas ? quelle générosité !

O R P H I S E .

Ah ! dites plutôt , quel bonheur pour Orphise .

C É N I E .

Madame , vous aurez donc pitié de moi ?

O R P H I S E .

Ma chere Cénie , ma tendre compassion ne peut plus s'exprimer que par mes larmes .

C É N I E .

Elles me sont bien cheres , elles bannissent de mon cœur la crainte qui l'avoit faisi . Daignez me protéger , me conduire , me tenir lieu de mere ;

mere; & que mes services effacent la honte de ceux que vous m'avez rendus.

O R P H I S E.

Vous, me servir Cénie! Gardez-vous bien de perdre l'estime de vous-même; le découragement est le poison de la vertu. Qui sçait à qui vous devez la naissance?

C É N I E.

Eh, Madame! de quels parens peut être née une malheureuse que l'on n'a pas daigné avouer, à laquelle on a renoncé pour un vil intérêt? Quelle preuve plus convainquante de mon néant? sur quel fondement pourrois-je me flatter?

O R P H I S E.

Sur l'élévation de votre ame, sur la noblesse de votre cœur, sur vos sentimens

C É N I E.

Ils sont tels que vous les avez fait naître: je ne suis que votre ouvrage. Quelle ame, quel cœur, vos soins &

vos confeils n'auroient-ils pas élevés ?
Je vous dois tout , & je ne fuis plus rien.

O R P H I S E .

J'ai tout perdu , ma chere Cénie ,
vous ferez tout pour moi. Mais Dorimond pourra-t'il fe réfoudre à vous abandonner ?

C É N I E .

Quoi , Madame ! fi fes bontés s'é-
tendoient jufqu'à vouloir me garder
chez lui , penféz-vous que j'y reftaffe ?
pourrois-je envifager Méricourt fans
horreur ? est-il un courage à l'épreuve
des regards humilians des domesti-
ques , de la pitié insultante des gens
du monde ? Ma funefte aventure de-
viendroit la Nouvelle du Jour , & je
ferois l'objet de la curiosité du Pu-
blic. J'ofe à peine lever les yeux fur
moi. Ce fafte qui ne me convient plus
me fait horreur. Fuyons , Madame :
que la plus obscure retraite enfeve-
liffe à jamais le fouvenir de ce que je
crus être.

SCENE II.

CÉNIE, ORPHISE, DORIMOND.

DORIMOND.

TU m'abandonnes à ma douleur ,
ma chere Cénie : viens donc me
rassurer contre l'imposture. Tu es ma
fille , je le sens à ma tendresse pour toi.

CÉNIE.

Hélas , Monsieur ! il n'est que trop
vrai que j'ai perdu le meilleur des
peres !

DORIMOND.

Tes pleurs m'ont saisi , ta douleur a
troublé mon jugement : la réflexion
m'éclaire ; un tel crime n'est pas seu-
lement vraisemblable. On te trompe ,
ma chere enfant , ou toi-même abu-
lée

CÉNIE.

J'ai vû , Monsieur , j'ai lû la fatale
vérité écrite de la main de Mélisse.

D O R I M O N D .

La perfide ! me trahir aussi cruellement , moi qui l'adorois ! non , je ne puis le croire. Qui seroient les complices de cette horrible fourberie ?

C É N I E .

Méricourt pourra vous en instruire ; je vous ai déjà dit qu'il en étoit le dépositaire.

D O R I M O N D .

Méricourt ! se peut-il je le fais chercher ; il ne paroît point ! il craint sans doute ma présence. Ah , Cénie ! devois-tu me révéler ce funeste secret ?

C É N I E .

Pouvois-je le garder ? pouvois-je vous tromper ?

D O R I M O N D .

Mais tu m'ôtes la vie : si je te perds , tout est perdu pour moi.

C É N I E .

Ah , Monsieur ! vos bontés mettent le comble à mes maux. Ne voyez plus en moi qu'une malheureuse victime de l'ambition. Je ne suis plus digne de

votre tendresse : ne m'accordez que de la pitié : ne me rendez point odieuse à moi-même , en me chargeant du malheur affreux de votre perte.

D O R I M O N D.

Est-ce donc de toi que je me plains , ma chere enfant ? Sois toujours ma fille , & mes jours sont en sûreté. Méricourt ne vient point ! qu'il tarde à mon impatience ! O Ciel ! le voici : mes sens se troublent à sa vûe. (*à Cénie*) Ne sortez point. (*à Orphise*) Madame , demeurez. Ciel ! que va-t'il dire ?

S C E N E I I I.

CÉNIE, ORPHISE, DORIMOND ;
MERICOURT.

D O R I M O N D.

A P P R O C H E Z : venez , s'il se peut ; détruire le soupçon d'un forfait dont je ne sçaurois vous croire le complice.

T iij

MERICOURT.

Moi, Monsieur!

DORIMOND.

Qu'est-ce qu'une prétendue Lettre de Mélisse qui vous rendroit aussi coupable qu'elle? Si vous pouvez vous justifier, ne tardez pas.

MERICOURT.

Pour me justifier, il faudroit sçavoir de quoi l'on m'accuse.

DORIMOND.

Je vous l'ai dit : on parle d'une Lettre de Mélisse, qui renferme un mystère odieux. Si vous avez des preuves du contraire, ne balancez pas à les mettre au jour.

MERICOURT.

Qui peut être assez hardi, pour porter jusqu'à vous?

C É N I E .

Moi, Monsieur : la vérité fera toujours ma loi.

DORIMOND.

Voyez donc ce que vous pouvez opposer à cette accusation : parlez.

M E R I C O U R T.

Oui , je parlerai : je ne sçaurois trop-tôt punir l'ingrate qui veut vous donner la mort. Apprenez donc qu'elle n'est point votre fille ; Mélisse pressée de ses remords , rend dans cette Lettre un témoignage authentique à la vérité.

DORIMOND, *après avoir lû bas.*

Qu'ai-je lû ? Se peut-il que tant d'horreurs ? Cruelle Mélisse ! que vous avois-je fait pour me jeter dans l'erreur , ou pour m'en tirer ? ma mort sera le prix de vos forfaits !

M E R I C O U R T.

Elle a craint de perdre votre tendresse.

D O R I M O N D.

Avec quelle perfidie en m'accablant de caresses , elle excitoit en moi un amour paternel , hélas ! trop bien fondé ! Mon cœur se déchire à ce cruel souvenir.

T iij

C É N I E.

Mon sieur , calmez votre douleur.

D O R I M O N D.

Et vous , malheureux , qui me gardez depuis six mois ce funeste dépôt , quelles raisons vous y engageoient ?

M E R I C O U R T.

En vous découvrant cette triste vérité , c'étoit , je l'ai prévû , vous porter le coup mortel. Plûtôt que de m'y résoudre , vous sçavez à quoi je m'étois réduit. J'épousois une inconnue sans aveu , sans parens. Que n'aurois-je pas sacrifié , pour vous conserver une erreur qui vous étoit chere ?

D O R I M O N D.

Eh ! pourquoi donc m'en tirer ? pourquoi se servir de ces cruelles armes pour perdre Cénie , ou pour l'engager dans un hymen qu'elle abhorre ? La noirceur de ton cœur se dévoile Brisons là-dessus. Tu ne goûteras pas le fruit de ta trahison. Cénie : je vous adopte.

M E R I C O U R T.

Qu'entends - je ?

C É N I E.

Moi ! je serois toujours votre fille !
... Monsieur ... Ah ! modérez vos
bontez ; je ne suis pas digne de cet
honneur.

D O R I M O N D.

Tu es digne de mon cœur , tu es
digne de ma tendresse ! Ma chere en-
fant , rentres dans tous tes droits.

C É N I E.

Non , Monsieur : votre gloire m'est
plus chere que mon bonheur. Souffrez
qu'une retraite enfévelisse avec moi
l'ignorance où je suis des malheureux
à qui je dois la vie.

D O R I M O N D.

Tes parens sont des infortunés :
Eh , bien ! ils n'en sont que plus re-
spectables. Que nos chagrins dispa-
roissent. (*à Orphise*) Madame , tout
ceci m'ouvre les yeux sur les mauvais
procédés dont on vous accusoit : de-

meurez avec nous , reprenez vos fonctions auprès de ma fille.

C É N I E .

Monfieur

D O R I M O N D .

Je ne t'écoute plus : je te donne mon nom , mon bien ; & plus que tout cela ; l'amour d'un pere tendre.

C É N I E .

Je me jette à vos pieds.

M E R I C O U R T .

Attendez un moment pour exprimer votre reconnoiffance. Vous auriez , Monfieur , de justes reproches à me faire , fi je tarfois plus long-tems à vous faire connoître le digne objet de votre adoption. Cette Lettre est pour Mademoifelle : mais vous pouvez la lire.

D O R I M O N D *lit.*

Ce n'est pas fans pitié que je vous révèle votre naiffance : mais je touche au moment de la vérité. Votre mere vous croit morte , & fon erreur affu-roit encore mon fecret : vous pouvez

l'en instruire. Informée de l'extrême misère où elle étoit réduite, je l'en tirerai pour vous servir de Gouvernante. C'est dans ses mains que je vous remets.

CÉNIE, *dans les bras de sa mere.*

Vous êtes ma mere ! mes malheurs font finis.

O R P H I S E.

Ma chere fille ! Quoi, c'est vous que j'embrasse !

C É N I E.

Ma mere ! que ce nom m'est doux !

O R P H I S E.

Trop malheureux enfant ! hélas : que vous êtes à plaindre !

C É N I E.

Je dois le jour à la vertu même : mon sort est assez beau.

D O R I M O N D.

Voilà le dernier coup que le perfide me réservoir. Un mortel faisissement...
(à Cénie) trop aimable enfant....
je ne sçaurois parler... je me meurs...

C É N I E , *courant à Dorimond.*

Ah ! Monsieur

M E R I C O U R T .

Laissez : on se passera de vos soins ;
vous n'êtes plus rien ici.

S C E N E I V .

C É N I E , O R P H I S E .

C E N I E .

MA mere , ayez pitié de moi , le
courage m'abandonne , je ne
sçaurois supporter le mépris.

O R P H I S E .

Rappelez votre fermeté , ma chere
fille.

C É N I E .

Que je vous aime ! Je ne devrois
sentir que ma tendresse. Ah ! ne jugez
pas de mon cœur dans cet affreux mo-
ment : la joie , la douleur , l'indigna-
tion l'agitent avec tant de violence....

O R P H I S E.

Ces mouvemens sont naturels, ma chere enfant. Vous avez vû le bonheur : il a disparu. Cependant ne désespérez pas ; peut-être un jour le Ciel moins rigoureux

C É N I E.

Ah ! je ne regrette rien ; vos bontés me tiendront lieu de tout. Mais sortons de cette maison, où je ne respire plus que la honte & le mépris.

O R P H I S E.

Allons, allons chercher un azile où nous puissions être malheureuses sans rougir.

C É N I E.

Ma mere, puissent mon respect, ma tendresse, ma soumission, vous tenir lieu de ce que vous avez perdu ! Je n'ose vous rappeler le souvenir de mon pere.

O R P H I S E.

Il n'est pas tems d'en parler, ma chere Cénie ; l'ame la plus ferme n'est quelquefois pas assez forte pour sou-

tenir tant de disgraces à la fois. Vous apprendrez un jour avec quel courage votre pere a sacrifié la fortune à l'honneur. Quel pere ! Quel époux !

C É N I E .

Que vois-je ? C'est Clerval ! Ah souffrez que je le fuye.

S C E N E V.

ORPHISE, CLERVAL.

CLERVAL.

AH, Madame ! que je vous rencontre à propos ! Mon oncle m'a ordonné de chercher Méricourt : en vain j'ai parcouru toutes les maisons où il a coutume d'aller : je ne l'ai point trouvé. J'ignore ce qui s'est passé. A-t'il éclairci le sort de Cénie ? Parlez :

ORPHISE.

Oui, Monsieur : son malheur est confirmé.

C L E R V A L.

Ah, Dieux! Madame, ne me cachez rien : quel parti va-t'elle prendre ?

O R P H I S E.

Celui de la retraite : il n'en est point d'autre pour elle.

C L E R V A L.

Eh bien ! oui, Madame, un Couvent est un azile respectable. Mais n'aurez-vous pas la bonté de l'y accompagner ?

O R P H I S E.

En pouvez-vous douter ?

C L E R V A L.

Je connois la bonté de votre cœur. Eh bien ! vous la suivrez donc. Mais dans ce moment de trouble, vous ne pouvez prendre les soins nécessaires à ce nouvel établissement : souffrez que mes services..... je me charge de tout, je vais tout préparer.

O R P H I S E.

Arrêtez, Monsieur : tant d'empressement à servir les malheureux hono-

reroit l'humanité, s'il étoit dépouillé de tout intérêt. Mais vous aimez Cénie. Dans la situation où elle se trouve, vos soins ne peuvent plus être qu'injurieux pour elle.

C L E R V A L .

Ah, Madame ! Qu'osez-vous dire ? Oui, je l'adore : & le Couvent où je vous conjure de l'accompagner, vous doit être un sûr garant de mes intentions. Vous lui tiendrez lieu de mere. Soumis l'un & l'autre à vos volontez, je ne la verrai qu'autant que vous l'approuverez. Et si ce n'est assez, je m'engage à ne la voir, qu'en lui offrant ma main.

O R P H I S E .

Vous ! épouser Cénie ! Y pensez-vous, Monsieur ?

C L E R V A L .

Oui, Madame. Je sçais ce que vous pouvez m'opposer ; mais toutes les chimères adoptées par les hommes disparoissent à mes yeux, dès qu'elles

les entrent en comparaison avec la vertu.

O R P H I S E.

Cette générosité ne suffit pas à un homme comme vous : il doit se respecter dans le choix de son cœur. Si la naissance de Cénie se trouvoit d'une telle obscurité, qu'elle vous fît rougir ?

C L E R V A L.

Non, Madame : les hommes ne s'avilissent que par leur propre bassesse. Le tems vous apprendra

O R P H I S E.

J'admire avec quelle adresse les passions transforment leurs désirs en vertus ! Un zèle trop ardent est souvent le plus prompt à se démentir ; un malheur récent échauffe l'imagination : l'héroïsme s'empare de l'esprit ; on veut tout entreprendre pour les malheureux : insensiblement on s'accoutume à les voir ; on se refroidit, & l'on devient comme les autres hommes.

II. Part.

* V

C L E R V A L.

Ah, Madame ! en m'accablant de douleur, ne m'accablez pas de mépris. Je n'aurai pas d'autre épouse que Cénie, recevez-en ma parole d'honneur.

O R P H I S E.

Je l'accepte, Monsieur Cénie est ma fille.

C L E R V A L.

Vous êtes sa mere ? tous mes vœux sont remplis.

O R P H I S E.

Non, Monsieur. Reconnoissez l'effet de votre aveugle transport : que ceci vous serve de leçon. Je vous rends votre parole.

C L E R V A L.

Et moi, je la confirme par tout ce que l'honneur a de plus sacré. Madame, accordez-moi votre confiance sur les foibles services que je puis vous rendre, & donnez-moi le tems de mériter votre estime.

O R P H I S E.

Je vous honore, Monsieur; & je vais vous en donner une preuve. L'affreuse circonstance où je me trouve, m'engage à me confier à vos soins; j'accepte pour ces premiers momens les services que vous m'offrez. Cherchez nous une retraite; donnez-moi un guide pour nous y conduire; la décence ne vous permet pas de nous y accompagner. Allez: je vais tout préparer pour mon départ, & prendre congé de Dorimond.

C L E R V A L.

Et moi, je cours exécuter vos ordres, & je reviens vous avertir.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORSAINVILLE.



ÉPOSEZ-VOUS sur moi :
j'aurai soin de tout.

CLERVAL.

Ne les présentez point comme des infortunées. Les malheurs ne sont pas toujours une bonne recommandation.

DORSAINVILLE.

Je sçais ce qu'il faut dire.

C L E R V A L .

Qu'elles soient bien traitées : si la pension ne suffit pas, on la doublera.

D O R S A I N V I L L E .

Vous m'avez dit tout cela.

C L E R V A L .

Recommandez sur-tout que l'on vous avertisse, s'il arrivoit la moindre incommodité à Cénie.

D O R S A I N V I L L E .

Je n'y manquerai pas.

C L E R V A L .

Faites bien sentir que ce sont des femmes de mérite. Ce n'est qu'en montrant pour elles une grande considération, que vous pourrez leur en attirer.

D O R S A I N V I L L E .

Je n'oublierai rien.

C L E R V A L .

Qu'il est fâcheux dans de certaines circonstances de ne pouvoir agir soi-même!

D O R S A I N V I L L E .

Quoi ! doutez-vous de mon zèle ?

C L E R V A L .

Non , cher ami. Mais vous ne connoissez point les deux personnes qui méritent le plus qu'on s'intéresse vivement à elles.

D O R S A I N V I L L E .

Vous les aimez : cela me suffit.

C L E R V A L .

Il faut servir les malheureux avec tant de circonspection , d'égards & de respect !

D O R S A I N V I L L E .

Qui doit mieux que moi sçavoir les ménager ?

C L E R V A L .

Il est vrai : mais un homme de courage contracte une certaine dureté pour lui-même , qu'il peut étendre sur les autres , sans même qu'il s'en aperçoive. Il est mille petites attentions qu'on ne peut négliger , sans blesser ceux qui ont droit de les attendre.

D O R S A I N V I L L E.

Je ne manquerai à rien ; je vous en donne ma parole.

C L E R V A L.

Quel inconvénient y auroit-il que je vous accompagnasse à cette première entrevûe ? Je parlerois vivement : c'est le premier moment qui décide : il est important

D O R S A I N V I L L E.

De n'en point trop dire. Loin de les servir, votre âge, votre ton pourroient faire un mauvais effet. Je crains déjà que vos arrangemens ne nuisent à leur réputation.

C L E R V A L.

Comment ?

D O R S A I N V I L L E.

Par un faste qui me paroît déplacé. Il est bien difficile que leur aventure ne transpire pas : que voulez-vous que l'on pense de ce que vous faites pour elles ?

C L E R V A L .

Cela ne me regarde plus ; je ne fais à présent qu'exécuter les ordres de mon Oncle.

D O R S A I N V I L L E .

Qu'importe ? Il eut été plus prudent de les mettre d'abord sur un ton approchant de leur état

C L E R V A L .

De leur état ! Ah ! gardez-vous de croire qu'il soit tel qu'il paroît.

D O R S A I N V I L L E .

Avez-vous des éclaircissemens là-dessus ?

C L E R V A L .

Il n'en est pas besoin : tout parle en elles , tout annonce ce qu'elles sont.

D O R S A I N V I L L E .

Je crois que la mere & la fille ont mille qualités ; mais enfin ce ne sont pas des preuves. •

C L E R V A L .

Depuis long-tems je soupçonne Orphise de cacher sa naissance. Tout ce
que

que je vois me le confirme ; mon respect ne l'étonne point : il lui est naturel d'entendre le ton dont je lui parle ; elle devine sans doute ce que je pense d'elle , & cependant elle ne me dément point.

D O R S A I N V I L L E .

Elle vous fait grace de l'affirmative. Il est peu de gens de cette espèce, qui n'ayent une histoire toute arrangée du malheur qui les a réduits à servir.

C L E R V A L .

Ami , en cherchant à avilir ce que j'aime , pensez-vous ?

D O R S A I N V I L L E .

J'ai tort. Pardonnez à un zèle peut-être trop prévoyant. Je crains qu'entraîné par votre passion.

C L E R V A L .

Je vous entends : vous craignez que je n'épouse Cénie ? Eh , bien ! apprenez que mon parti est pris , que rien ne pourra m'y faire renoncer ,

qu'elle fera ma femme dès que sa mere y consentira.

D O R S A I N V I L L E .

Quoique mes discours vous offensent , me taire seroit vous trahir.

C L E R V A L .

Voilà , voilà ce que je prévoyois ! N'ayant pas de la mere & de la fille les mêmes idées que moi , vos soins manqueront d'égards , votre politesse fera humiliante. O ciel ! s'il vous échappoit.

D O R S A I N V I L L E .

Ah ! cessez de me faire injure ! Je ne suis point assez barbare pour humilier les malheureux. Je respecte ce que vous aimez : mais je ne suis point assez lâche pour n'oser combattre un penchant qui vous égare.

C L E R V A L .

Eh, bien ! vous le combattrez. Mais pour ce moment n'abusez pas du besoin que j'ai de votre amitié ; & surtout que Cénie ne s'apperçoive pas

de vos sentimens : renfermez votre zèle. Dorimond vient ici : votre présence lui seroit importune ; ne vous écartez pas , je vous en conjure.

S C E N E I I.

DORIMOND, CLERVAL.

D O R I M O N D.

CLERVAL : elle se prépare à partir ! Sauves-moi par pitié des adieux que je ne soutiendrois pas. Tu vois un vieillard malheureux réduit au désespoir !

C L E R V A L.

Pourquoi vous abandonner à la douleur , Monsieur ? n'êtes-vous pas le maître de garder Cénie ? qui vous en empêche ?

D O R I M O N D.

Ses refus , que je n'ai pû vaincre ,

X ij

la bienfiance, la compassion pour elle & pour moi-même.

C L E R V A L.

Si vous vouliez, Monsieur?...

D O R I M O N D.

Non : il y auroit de la barbarie à la retenir malgré elle, dans une maison où tout lui rappelleroit son infortune.

C L E R V A L.

Eh, Monsieur ! n'est-il pas un moyen de vous l'attacher par des nœuds si sacrés, que jamais?....

D O R I M O N D.

Je l'avois imaginé d'abord : mais l'adoption de Cénie te priveroit de mon bien : ce seroit une injustice dont jamais je ne me rendrai coupable.

C L E R V A L.

Eh, Monsieur ! que m'importe votre bien ? disposez-en à votre gré, j'y renonce ; je le signerai de mon sang.

D O R I M O N D.

Ton desintéressement ne peut être une excuse pour moi. Si je cédois à tes désirs, ta générosité dégénéreroit en extravagance, & ma complaisance en foiblesse Je mettrai Cénie & sa mere à l'abri des coups de la fortune. Tu donneras ce Porte-feuille à Orphise ; ce n'est qu'en attendant que je m'arrange pour le reste. Je prétends aussi que Cénie trouve dans sa retraite non seulement le nécessaire en abondance, mais les choses de pur agrément : il faut de toute maniere tâcher d'adoucir son infortune.

C L E R V A L.

Mon Oncle, achevez votre ouvrage ; ne mettez point de bornes à vos bontés.

D O R I M O N D.

C'est sur toi, mon cher Neveu, que je dois à présent les répandre. Je veux réparer mes torts, & te faire un bonheur durable.

C L E R V A L .

Oui, Monsieur : il dépend de vous.
D'un seul mot vous pouvez combler
tous les vœux de mon cœur.

D O R I M O N D .

Si tu aimes, que ne parles-tu ?

C L E R V A L .

Monsieur (à part) que je suis
interdit ! . . . (haut) je n'ose pronon-
cer

D O R I M O N D .

Ton embarras fait la moitié de la
confiance : achéves, nommes-moi
ma Nièce.

C L E R V A L .

Cénie.

D O R I M O N D .

Cénie !

C L E R V A L .

Oui, je ne puis vivre sans l'adorer.
Vous l'aimez, vous craignez de la
perdre ; rendez-lui son état, illustrez
sa vertu, & que notre félicité pro-
longe la durée de vos jours.

D O R I M O N D.

J'apprends ta passion avec douleur, sans pouvoir la condamner. Cénie n'est que trop digne d'être aimée ; mais elle ne peut être ta femme.

C L E R V A L.

Quel obstacle invincible ?

D O R I M O N D.

Sa naissance.

C L E R V A L.

Vous vouliez l'adopter ?

D O R I M O N D.

Je crois te l'avoir dit. Quand j'eus cette pensée, le funeste secret n'étoit découvert qu'à demi. Ses parens inconnus pouvoient ne pas porter la honte dans ma famille. Mais sa Mere....

C L E R V A L.

Orphise n'est point née pour l'état où elle est, Monsieur. Des disgrâces l'ont sûrement réduite à l'abaissement que vous lui reprochez.

D O R I M O N D.

Vas ! mon cher Neveu, tu t'abuses ; si elle avoit quelque naissance, elle

n'en feroit plus mystère. L'humiliation est la peine la plus sensible : on ne la souffre pas, quand on peut s'en garantir.

C L E R V A L .

Elle est peut-être d'un rang si élevé, que même la modestie l'oblige à le cacher.

D O R I M O N D .

Eh bien ! pour te prouver combien je désire ton bonheur : vois, cherches à donner quelque certitude à tes soupçons. Hélas ! je désire plus que toi ce que je ne puis espérer.

C L E R V A L .

J'y cours : mais la voici.



S C E N E I I I.

DORIMOND, CLERVAL,
CÉNIE, ORPHISE.

C É N I E.

C'EST à vos genoux, Monsieur, que je viens vous rendre graces de tant de bienfaits. Je n'oublierai jamais que j'eus l'honneur d'être votre fille : vous ne rougirez pas d'avoir été mon pere.

D O R I M O N D.

Je m'arrache à moi-même en me séparant de toi, & je ne suis pas moins à plaindre.

CLERVAL, *qui a parlé bas à Orphise.*

Non, Madame : vous n'êtes point ce que vous voulez paroître ; dites un mot, vous assurerez mon bonheur.

O R P H I S E.

S'il dépendoit de moi, Monsieur....

C L E R V A L .

Il en dépend , confiez à mon Oncle le fécret de votre naiffance. Doutez-vous de fa difcrétion ? doutez-vous de fa prudence ? Ah Madame ! parlez.

O R P H I S E .

Le courage & le filence font la nobleffe des malheureux. Ne m'enviez pas la feule gloire qui me reffe.

C L E R V A L .

Monfieur : eft-ce ainfi que le vulgaire s'exprime ? eft-il des titres plus nobles que les fentimens ?

D O R I M O N D .

Madame : puisque vous le voulez ; je ne ferai aucun effort pour arracher votre fécret. Mais comment fe peut-il que votre fille vous ait été ravie , fans qu'aucun foupçon vous ait engagée à faire des recherches , qui nous auroient à tous deux épargné bien des peines ?

O R P H I S E .

Les plus funeftes circonftances préfidèrent à la naiffance de cette infor-

runée. Dans cet affreux moment on l'ôta de mes yeux. La mort n'avoit qu'un pas à faire pour venir jusqu'à moi : le Ciel en couroux me rendit à la vie, mais ne me rendit point ma fille. On m'annonça sa mort. Quelles raisons m'auroient engagée à prendre des soupçons sur un accident si commun ? vous sçavez le reste.

D O R I M O N D.

Oui : j'en sçai assez pour me déterminer. Madame : rendez-moi ma fille, & que l'hymen de Clerval nous réunisse !

C L E R V A L.

Ah, mon Oncle !

D O R I M O N D.

Madame, vous ne répondez point ?

O R P H I S E.

J'ose à peine, Monsieur, prononcer une résolution que peut-être vous trouverez étrange. Dans toutes autres circonstances vos bontés honoreroient

Cénie : dans celles où nous sommes ,
la retraite est le seul parti qui nous
reste.

D O R I M O N D .

Quoi ! vous me refusez ?

O R P H I S E .

En respectant vos vertus , en leur
payant un tribut d'admiration qui
m'arrache des larmes , je ne puis ac-
cepter des offres qui auroient fait l'ob-
jet de mes désirs dans un tems plus heu-
reux. (à Clerval) Monsieur , vous
m'avez promis un guide : un plus long
retardement ne serviroit qu'à prolon-
ger des regrets que nous devons nous
épargner à tous. Daignez les abréger.

C L E R V A L , *avec dépit.*

Oui , Madame , oui : vous ferez
obéie.



S C E N E I V.

DORIMOND, ORPHISE, CÉNIE.

O R P H I S E.

JE vois que mes refus vous offensent, Monsieur. En effet, que pouvez-vous penser du parti que je prends; quand vous ne devez attendre que de la reconnoissance? J'en suis pénétrée; & votre estime m'est trop chere pour ne pas l'acheter d'une partie de mon secret. Jugez-moi, Monsieur: puis-je ravir au pere de Cénie le droit de disposer de sa fille?

C É N I E.

Quoi! mon pere est vivant? Pourquoi n'est-il pas ici? Courons le chercher.

O R P H I S E.

Malheureuse Cénie! Vous apprendrez tous vos malheurs.

SCENE V. & derniere.

ORPHISE, CÉNIE, DORIMOND,
CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORIMOND.

C LERVAL : te voilà déjà ? ma tendresse redouble dans cet affreux moment. (*à Orphise*) Madame, ne l'emmenez pas encore, je sens le prix de chaque instant. (*à Dorsainville*) Monsieur, vous êtes sans doute cet ami de Clerval, qui veut bien se prêter à la douloureuse circonstance où nous nous trouvons ? Que ne puis-je payer ce service ? Si Clerval m'avoit confié plutôt

DORSAINVILLE.

Monsieur

DORIMOND, *à Orphise.*

Madame, avant de nous quitter expliquons-nous, je vous en conjure.

Vous menacez Cénie de nouveaux malheurs ! Dois-je les ignorer ? Ne pourrois-je les prévenir ?

O R P H I S E.

Non , Monsieur. Le sort qui les a rassemblés sur sa tête peut seul les faire cesser. Souffrez que je vous épargne des confidences qui ne doivent être faites qu'aux cœurs insensibles.

D O R S A I N V I L L E.

Quel son de voix ! il porte dans mes sens une émotion !

D O R I M O N D.

Monsieur , je vous les recommande : devenez leur ami & le mien.

D O R S A I N V I L L E.

Monsieur , la reconnoissance & l'amitié m'attachent depuis long-tems à votre famille.

O R P H I S E.

Qu'entends-je ? quel faisissement !

D O R I M O N D.

Ma chere Cénie !

C É N I E .

Que j'expire dans vos bras !

ORPHISE, *regardant avec attention Dorsainville.*

Les malheurs l'ont changé. Mais cette voix si chère, est-ce une illusion ?

C É N I E .

Adieu, Clerval.

CLERVAL, *prenant avec transport la main de Cénie, & parlant à Dorsainville.*

Ami, donnez la main à Madame.

D O R S A I N V I L L E .

Que vois-je ? je n'en sçaurois douter.

O R P H I S E .

C'est lui ! je meurs !

D O R S A I N V I L L E , *embrassant Orphise.*

Epouse infortunée ! ouvrez les yeux : reconnoissez le plus heureux des hommes, & le mari le plus tendre.

O R P H I S E , *dans la même attitude.*

Dorsainville ! . . . Cher époux ! . . .

par

par quel bonheur ? . . . Cénie embrassez votre pere.

D O R S A I N V I L L E.

Cénie, ma fille ! Ciel ! vous me comblez de biens !

D O R I M O N D.

Quoi ! Monsieur

C L E R V A L.

Oui, mon Oncle : c'est chez vous que le Marquis Dorfainville trouve la fin de ses peines, & son bonheur.

D O R I M O N D.

Je suis prêt à mourir de joie. Madame, quelles excuses n'ai-je pas à vous faire ? (*à Dorfainville*) Monsieur, refuserez-vous Cénie aux vœux de Clerval ?

C É N I E.

Mon pere, vous avez lû dans mon cœur : suis-je digne de vos bontés ?

D O R S A I N V I L L E.

Pourrois-je condamner des sentimens si justes ? Vous devez à Clerval vos biens, votre rang, votre pere.

II. Part.

* Y

(à Dorimond) Monsieur , en lui donnant ma fille , je ne m'acquitte pas de tout ce que je lui dois.

C L E R V A L .

Cénie . . . Madame . . . Mon oncle, en me rendant heureux , laisserez-vous à mon frere le malheur affreux de votre disgrace ?

D O R I M O N D .

Je lui donnerai de quoi vivre dans le grand monde sa patrie : mais je ne le verrai pas. Allons , vivons tous ensemble , & que la mort seule nous sépare.

O R P H I S E .

Jouissez , Monsieur , du bonheur que vous répandez sur tout ce qui vous environne. Si l'excessive bonté est quelquefois trompée , elle n'est pas moins la premiere des vertus.

Fin du cinquième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Cénie, Pièce en cinq Actes.* Fait à Paris ce premier Octobre 1750. *Signé,* JOLLY.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, les *Lettres d'une Peruvienne*, nouvelle Edition, corrigée & augmentée de plusieurs Lettres, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 8 Mai 1751.

Signé, SAURIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France, & de Navarre : A nos Amés & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amée la Dame DE GRAFFIGNY, Nous a fait exposer qu'elle désireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre *les Lettres Peruviennes. Cénie* ; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaire. A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'exposante ; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou

autres, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Exposante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contrescel des Présentes, que l'Impétrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente, les Imprimées qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur Delamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Delamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier

Garde des Sceaux de France le Sieur de Ma-
chault, Commandeur de nos Ordres, le tout
à peine de nullité des Présentes: du contenu
desquelles vous mandons & enjoignons de
faire jouir ladite Exposéante & les ayans
causes, pleinement & paisiblement, sans
souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou
empêchement. Voulons que la copie des
Présentes qui sera imprimée tout au long,
au commencement ou à la fin desdits Livres,
soit tenue pour dûment signifiée; & qu'aux
Copies collationnées par l'un de nos amés &
seaux Conseillers Secretaires, foi soit ajou-
tée comme à l'original. Commandons au pre-
mier notre Huissier ou Sergent sur ce requis
de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes
requis & nécessaires, sans demander autre
permission & nonobstant Clameur de Haro,
Chartre Normande & Lettres à ce contrai-
res: CAR tel est notre plaisir. Donné à
Versailles le vingtième jour du mois de Dé-
cembre l'an de grace mil sept cent cinquante-
un, & de notre Regne le trente-septième.

Par le Roi en son Conseil, SAINSON.

*Registré sur le Registre douze de la Chambre Royale
des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 686. f. 545.
conformément au Règlement de 1723, qui fait défense
Art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles
soient autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre,
débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en
leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autre-
ment, & à la charge de fournir neuf Exemplaires de
chacun, prescrit par l'Art. CVIII. du même Règlement.
A Paris le 24 Décembre 1751. COIGNARD, Syndic.*

CATALOGUE

E R R A T A.

PAGE 6 , *voici comme il faut lire le premier alinea.* Nous devons cette traduction au loisir de Zilia dans sa retraite , à la complaisance qu'elle eut de la communiquer au Chevalier Détérville , & à la permission qu'il obtint de la garder.

Page 10 , ligne 4 , le soleil , disoit - il , effacez disoit-il.

Page 32 , ligne 6 , de rituels , de cérémonies , effacez de cérémonies.

Page 48 , ligne 1 , tant des maux , lisez tant de maux.

Page 51 , ligne 15 , Pachammac , lisez Pachacamac.

Page 71 , ligne 19 , d'Yalpa , lisez d'Yalpor.

Page 138 , ligne 16 , que je lui eusse , lisez que je ne lui eusse.

Page 146 , ligne 17 , méprifable , lisez méprifables.

Page 243 , ligne 18 , Aufquelles je voudrois , lisez Aufquelles je voulois , & aufquelles je n'osai donner.

T O M E I I.

PAGE 9 , ligne 4 , ni finesse de pénétration , lisez ni finesse , ni pénétration.

Page 10 , ligne 3 , multiplier les objets.

Je scais, &c, *lisez* multiplier les objets, je scais, &c.

Page 13, ligne 7, les superfluités, dont ils se parent des mains, &c, *lisez* les superfluités dont ils se parent, des mains, &c.

Page 16, lig. ult. les mœurs de ce tems reculés. Elles, &c, *lisez* les mœurs de ces tems reculés, elles, &c.

Page 17, ligne 5, tressaillissoit, *lisez* tressaillloit.

Ibid. ligne 13, de paroles, sans significations d'égards, sans estime, &c, *lisez* de paroles sans signification, d'égards sans estime, &c.

Page 19, ligne 7 & 8, de s'en tenir à la forme de n'y mettre aucun, &c, *lisez* de s'en tenir à la forme, de n'y mettre aucun, &c.

Page 31, ligne 5 & suiv. de gagner votre amitié, à mesure que j'ai démêlé votre caractère. Je me, &c. *Il faut lire* de gagner votre amitié. A mesure que j'ai démêlé votre caractère, je me, &c.

Page 64, ligne 6, il semble un peu d'interêt, *lisez* il semble, au peu d'interêt, &c.

Page 70, lig. ult. étranges, *lisez* étrangers.

Page 71, ligne 16, présence, *lisez* préférence.







